BIBLIOTHÈQUE DE PHILOSOPHIE SPIRITUALISTE MODERNE
ET DES SCIENCES PSYCHIQUES

OBSERVATION D'UN CAS
DE
MÉDIUMNITÉ INTELLECTUELLE

PAR

Le Professeur Rocco SANTOLIQUIDO
CONSEILLER D'ÉTAT D'ITALIE
CONSEILLER DE SANTÉ PUBLIQUE INTERNATIONALE A LA
LIGUE DES SOCIÉTÉS DE LA CROIX-ROUGE
PRÉSIDENT DE L'INSTITUT MÉTAPSYCHIQUE INTERNATIONAL

PARIS
EDITIONS JEAN MEYER (B. P. S.)
8, rue Copernic (16e)
—
1927
Copyright 1927, by Jean Meyer

BIBLIOTHÈQUE DE PHILOSOPHIE SPIRITUALISTE MODERNE
ET DES SCIENCES PSYCHIQUES

OBSERVATION D'UN CAS
DE
MÉDIUMNITÉ INTELLECTUELLE

PAR

Le Professeur Rocco SANTOLIQUIDO
CONSEILLER D'ÉTAT D'ITALIE
CONSEILLER DE SANTÉ PUBLIQUE INTERNATIONALE A LA
LIGUE DES SOCIÉTÉS DE LA CROIX-ROUGE
PRÉSIDENT DE L'INSTITUT MÉTAPSYCHIQUE INTERNATIONAL

PARIS
EDITIONS JEAN MEYER (B. P. S.)
8, rue Copernic (16e)

1927
Copyright 1927, by Jean Meyer

OBSERVATION D'UN CAS
DE
MÉDIUMNITÉ INTELLECTUELLE [1]

Ce travail est l'observation d'un cas de médiumnité intellectuelle, que j'ai personnellement étudié, depuis l'année 1906 jusqu'à ces derniers jours.

Je m'en tiendrai, systématiquement, à un simple exposé de faits. La partie doctrinale m'étant entièrement étrangère, je laisserai de côté toute tentative d'interprétation. J'écarterai même toutes paroles, qui directement ou indirectement, pourraient marquer une intention explicative. S'il m'arrivait, sans le vouloir, d'en prononcer quelqu'une, je la répudie d'avance et la déclare nulle et non avenue.

Il y a quelques années, je lisais dans un grand journal de Paris, un article dont le contenu m'a frappé.

Le Journal, 5 décembre 1912.

CHRONIQUE DE LA MÉDECINE

«... Dans les phénomènes scientifiques, disait cet article, il y a deux choses à considérer : l'observation et l'interprétation.

Une observation exacte est définitivement invariable. La description de la pleurésie par Hippocrate

(1) Conférence faite à l'Institut Métapsychique International le 7 Février 1920, et publiée dans la Revue Métapsychique, n° 7, 1921.

reste encore inattaquable après plus de vingt siècles.

C'est sur l'interprétation — l'explication, si l'on préfère — que porte le travail incessant de nos savants, qui fait chaque jour de la vérité d'hier l'erreur de demain...

On est surpris de trouver dans les expressions populaires une justesse et une finesse étonnantes, quand il s'agit de certaines observations, et à côté de cela, une fantaisie déconcertante dès qu'elles se mêlent de vouloir expliquer les choses.

Malheureusement, les expressions qui se basent sur de telles interprétations sont de beaucoup les plus nombreuses. Ce sont elles... qui contribuent à maintenir dans le public... les préjugés...»

Sans doute, il y a un abîme entre l'observation de faits à caractère subjectif, tels que ceux que je vais présenter, et celle de faits essentiellement objectifs, comme les symptômes cliniques d'une maladie.

Néanmoins, je crois que la méthode est bonne qui consiste à présenter d'abord des phénomènes dans toute leur simplicité, dégagés du mirage si souvent trompeur des interprétations.

Les interprétations, elles, varient suivant les idées dominantes, les hypothèses succèdent aux hypothèses, conformes au génie de l'époque. Mais un bon exposé de faits, lui, ne varie pas. Il doit rester, éternellement, intact, intangible, indiscutable.

C'est ainsi que la science arrive à accumuler des matériaux de bon aloi que la philosophie peut utiliser légitimement ensuite pour son progrès sans fin et sa perpétuelle évolution.

Le présent exposé de faits, est, naturellement un résumé. J'ai dû choisir, dans mon dossier, les documents qui m'ont paru les plus intéressants et je

les ai présentés le plus succinctement que j'ai pu.

C'est dire que mon travail a les inconvénients inhérents à tous les résumés ; il offre fatalement des imperfections et des lacunes.

Je viens donc demander au lecteur de m'aider à le compléter et à l'améliorer de telle sorte qu'il revête ensuite un caractère définitif. Je voudrais qu'avec sa collaboration, mon témoignage devint, pour ainsi dire, un *témoignage valable à jamais*.

Je le prie donc de vouloir bien me faire toutes observations qu'il jugera utiles, non sur la question doctrinale, momentanément réservée, *mais sur les circonstances de fait*.

Je désire qu'on me demande tous les détails, les explications, les éclaircissements jugés bons.

Je prie qu'on me formule les observations par écrit, à tête reposée, de façon que je puisse, de mon côté, les méditer chez moi, en toute tranquillité et y répondre après avoir consulté mon dossier.

Lorsque seront terminés la moisson des observations, la fouille des documents et tout le travail de synthèse, alors, je convoquerai mes correspondants pour leur en faire part.

C'est, en somme, à une étude collective, à une collaboration intime que j'ai l'honneur de les convier.

Cette collaboration, comme je la comprends, se fera en deux temps : après la première phase, qui consistera dans la mise au point de la documentation, viendra une deuxième phase, la phase doctrinale.

Je prierai le Docteur Geley, directeur de l'Institut, de se charger de cette étude théorique et philosophique. A son tour, il pourra provoquer une discussion approfondie pour arriver à la rédaction de la partie interprétative.

L'ensemble de notre travail sera publié dans les Archives de l'Institut.

Les phénomènes que je vais présenter ont été obtenus, soit par typtologie, soit par l'écriture automatique ; ils ont été observés avec une impartialité absolue de ma part : Je ne les avais pas recherchés, ce sont eux qui se sont imposés à mon attention.

C'est qu'en effet, jusqu'en septembre 1906, je ne savais rien du métapsychisme et j'ignorais presque l'existence de ce qu'on appelle spiritisme. Je note seulement pour mémoire, une tentative qu'avait faite, une fois auparavant, un ami de m'en parler. Mais je l'avais accueilli de telle sorte qu'il avait perdu toute envie de renouveler cette tentative. La question métapsychique était tout à fait en dehors de mon cercle d'idées ; mon éducation médicale, nettement matérialiste, mon complet attachement aux fonctions de directeur général de la santé publique du royaume, avec détachement absolu de tout ce qui était étranger à l'office, étaient pour moi une cuirasse invulnérable contre n'importe quelle attaque à caractère sentimental ou poétique.

En septembre 1906, de retour d'un voyage, je trouvai, dans ma famille, une grande nouveauté : on faisait « de la table parlante ».

C'était mon fils, François, qui avait introduit cette pratique à la maison à Frascati, après avoir été admis à quelques séances dans la famille de sa fiancée, à Bellevue, près de Naples.

Les expériences de mon fils, entreprises avec une personne de ma famille que je désignerai par son prénom de Louise, avaient immédiatement réussi. Louise, qui ignorait tout du spiritisme, apprit avec

surprise, par les communications de la table, qu'elle était elle-même le médium.

A mon arrivée, mon fils m'invita de suite à mettre la main, avec eux, sur la table. J'y consentis en souriant, mais le guéridon, dans son langage, me repoussa. De là, étonnement de mon fils. Le guéridon lui donna cette justification : « Il ne croit pas à mon existence ; il ne croit pas que je puisse lire dans d'autres pensées ».

C'était la vérité et je fus surpris. Ma curiosité était éveillée et je voulus me rendre compte de cette nouveauté.

Dès le lendemain, assistant à une séance mais sans mettre mes mains sur la table, je formulai *mentalement*, une série de sept questions.

A ma profonde surprise, chacune de ces questions reçut une réponse adéquate.

L'une de ces questions était à caractère délicat, la réponse fut exacte, mais brutale et, *toujours mentalement*, j'en relevai la forme crue en me disant : « Quelle que soit la personnalité qui parle, elle a peut-être raison, mais, à coup sûr, ce n'est pas un diplomate ! »

Immédiatement, la table donna à sa réponse un développement qui voilait le fait, de telle sorte que seul je pouvais comprendre, et termina en concluant : « Je sais cacher ce que je dois taire ! »

Parmi les autres questions, deux avaient pour moi un intérêt capital, car elles regardaient mon fils, qui était à la table avec le médium et ignorait ce que je demandais mentalement.

Or, les réponses reçues furent tout à fait inattendues, et absolument désagréables. Péniblement surpris, je répétai, toujours mentalement, les deux

questions, en changeant le tour de phrase. Les réponses, tout en suivant le nouveau tour de phrase aboutirent aux mêmes conclusions.

Quelle que soit la source de pareils avertissements, on ne peut pas ne pas en être impressionné péniblement !

Je voulus donc obtenir des détails et savoir le pourquoi des événements néfastes qui m'étaient prédits. Mais je n'obtins que la réponse suivante : « Il vaut mieux se taire que provoquer un chagrin inutile. »

Hélas ! les événements ont répondu aux prédictions ; événements malheureux qui se réalisèrent, comme il avait été dit, pendant une longue série d'années, sans que mes efforts aient réussi à en changer le cours.

A la suite de cette séance, je pris quelque intérêt aux expériences. Mais je n'y jouais pas de rôle actif, je remplissais simplement le rôle de secrétaire. Des messages nous furent ainsi transmis, lettre par lettre. Ils contenaient des enseignements philosophiques remarquables et de haute moralité.

Ces enseignements proclament l'immortalité, ou plutôt l'éternité de l'âme. Ils affirment la nécessité de la résignation aux douleurs terrestres ; non pas résignation passive, mais résignation raisonnée, source de progrès et d'élévation. Ils préconisent la méditation et font ressortir l'importance des sentiments affectifs, de l'amour : amour des humains, de la vie et de la nature. Chose remarquable, les messages restent toujours dans les généralités, ils ne combattent ni ne recommandent aucun dogme, aucune théorie philosophique spéciale, aucune doctrine.

Voici, à titre d'exemples, quelques fragments :

— Ceux-là seuls sont libres qui aiment par tout leur être ; parce qu'en se libérant d'eux-mêmes, ils se trouvent augmentés et purifiés. L'amour est un rayon de lumière qui part directement de Dieu pour indiquer à l'homme la route qui ramènera directement à Dieu.

— Je ne veux que toi, ô mon âme ; si tu veux, je t'aimerai comme jamais personne ne saura aimer... Je voudrais t'enlever de la vie et te porter là où les hommes ne peuvent plus mourir... Viens à moi, Moi seul, ô mon âme, je pourrai adoucir tes douleurs et tes souffrances, Viens à moi je t'aimerai comme on ne peut pas aimer sur la terre.

La douleur fut ton maître ; viens à moi, je saurai trouver pour toi toutes les joies ! je saurai te donner la lumière !

Je te ferai planer sur le monde, je te montrerai les souffrances humaines : tu descendras là où la douleur est plus profonde.

Tu diras aux hommes ce qu'ils auront tous à souffrir ; combien de larmes ils devront verser avant que la vérité leur apporte la lumière.

Pleurez, leur diras-tu, pleurez et votre âme connaîtra la joie ! Bénissez la douleur qui oblige l'homme à regarder en lui et à descendre dans les profondeurs de son âme !

Et les hommes sentiront la vérité dans tes paroles et seront consolés. Ils te béniront et tu connaîtras alors la joie la plus pure, celle de porter la joie ».

— A la source de la vie, votre âme pourra se désaltérer. Aimez la vie dans sa forme humaine et dans toutes ses manifestations. Aimez-la comme une école qui seule peut vous donner la science nécessaire pour atteindre le grand but.

Aimer veut dire connaître, il n'y a pas d'amour sans connaissance, sans pénétration profonde.

Les âmes fortes sentent que la vie est digne d'être vécue avec intensité, elles le savent par les rares éclairs

qui ont illuminé les ténèbres dont elles sont enveloppées.

— Je vais vous raconter une anecdote qui a été aussi racontée à Louise, il y a de longues années. Elle croit l'avoir oubliée, parce que le souvenir en est descendu au plus profond de son âme.

Deux pauvres vagabonds se rencontrèrent un jour, et, attirés l'un vers l'autre par une sympathie réciproque, ils s'unirent pour traverser une immense forêt. Ils en admirèrent les beautés, partagèrent fraternellement leur pain, et l'harmonie régnait entre eux.

Dans un éclair qui brilla au milieu du silence de la nature, ils se virent l'âme, et, saisis d'une commotion profonde, ils s'agenouillèrent en pleurant et ils s'adorèrent réciproquement.

Je voudrais, mes chers amis, qu'en pensant à cette simple anecdote, vous en saisissiez, de vous-mêmes, le sens profond.

En attendant, je vous dis : méditez et méditez souvent dans le silence actif de la nature. Vos yeux spirituels verront mieux les beautés pures de l'immense univers, et ils verront aussi l'âme immortelle, l'âme humaine. Sentant alors ce qu'il y a de divin en elle, vous sentirez aussi toute la divinité de la grande âme universelle.

Cette sorte de parabole donne une idée bien nette de l'allure générale des messages obtenus par la médiumnité de Louise.

La beauté de ces communications, la façon étrange dont elles étaient recueillies, ne furent pas sans m'impressionner quelque peu. Les surprenantes réponses à mes 7 questions mentales qui constituaient quelque chose de plus concret m'avaient également frappé. Néanmoins, étranger, comme je l'ai dit, aux conceptions métaphychistes, je n'aurais pas persisté dans la voie de ces essais, si

je n'avais été, dans la suite, témoin de faits nouveaux auxquels il m'était impossible de refuser considération.

Voici le récit de ces faits :

— Le 1er octobre 1906, à 3 h. 1/2 du soir, j'assistais à une séance dont mon fils était absent. Il était parti pour Rome avec sa fiancée et ne devait revenir que fort tard, dans la nuit.

Tout à coup, la communication que donnait la table fut brusquement interrompue et la phrase suivante fut donnée, comme en parenthèse : « Je vais vous prévenir que François vient d'arriver ». Cela était invraisemblable et nous n'en crûmes rien. Cependant, quelques minutes après, à notre grande surprise, mon fils arriva. Il avait, sans aucun motif, par pur caprice, avancé son retour, laissant à Rome sa fiancée.

— Vers la fin d'octobre 1926, assistant à une séance, je voulus poser une question. Le médium avait une violente migraine, et, ne pouvant suivre l'alphabet, elle pria une compagne présente, dépourvue de facultés médiumniques, d'y faire attention à sa place.

La réponse que j'obtins fut la suivante : « Je répondrai à ta question ; mais d'abord, dis-moi, quand veux-tu achever la pratique relative à l'organisation de la défense maritime contre la peste ? »

Je fus stupéfait de cette sortie, ne pensant absolument pas à cette organisation qui *avait été totalement achevée*, j'étais sûr du fait et le dis simplement à mon mystérieux interlocuteur. Tout de suite la table me répliqua : « Non, ton œuvre n'est pas

achevée ». Je haussai les épaules, sachant pertinemment que, depuis plusieurs semaines, toutes les pratiques de l'office à cet égard avaient été terminées.

Toutefois, le lendemain, à Rome, je demandai incidemment à mon chef de cabinet la date du décret définitif, non pour me rassurer (je n'en avais pas besoin) mais par simple acquit de conscience.

Mon chef de cabinet alla chercher le dossier, et, à notre profonde stupéfaction, nous constatâmes que le décret définitif, signé quelques semaines auparavant, et qui devait être expédié sans délai à la comptabilité, était resté oublié dans le dossier !

Je dois faire ici quelques remarques importantes :

1° Je n'avais pas consulté le dossier dans cet intervalle. Je n'y avais jeté aucun coup d'œil, même inconsciemment. Le dossier était sorti de mes mains pour être confié à l'archiviste et je ne m'en étais plus occupé. Quiconque est au courant des choses administratives le comprendra aisément.

2° Il était tout à fait impossible de supposer que la pièce capitale allait être oubliée dans le dossier au lieu d'être envoyée à la comptabilité. Tous les employés faisaient admirablement leur service. Jamais un incident analogue, qui eut pu éveiller ma défiance, ne s'était produit.

3° J'avais la conviction absolue, sans réserves, que tout était terminé et je n'aurais jamais eu la pensée qu'une pièce capitale pût être égarée, par un inconcevable oubli, au moment de l'expédition.

4° Je n'ai jamais, par système, entretenu n'importe qui, même les membres de ma famille, des affaires de l'office. Le médium ne pouvait rien soupçonner de la question du dossier.

5° Je dois enfin mentionner que cet oubli avait

des conséquences fort graves et que j'eus beaucoup de peine à les empêcher. La comptabilité centrale du Ministère de l'Intérieur, puis la comptabilité générale du Trésor, averties en toute hâte, se déclarèrent impuissantes à remédier à la situation, car le budget était déjà à l'imprimerie, avec bon à tirer.

J'ai dû, en dernière ressource, intervenir personnellement auprès du Ministre du Trésor pour obtenir 24 heures de répit, afin d'introduire la variation nécessaire dans le projet du budget.

Quelques semaines après le commencement de ces expériences, le médium commença à douter de l'origine des communications et cela pour deux raisons : parce que plusieurs réponses à des questions d'intérêt particulier ou de curiosité ne furent pas reconnues exactes et d'autre part parce qu'elle devinait d'avance la phrase qui allait venir lettre par lettre.

A propos de ce dernier point, au milieu d'une séance le discours fut interrompu par l'apostrophe suivante adressée au médium : « Toi, tu ne veux pas te persuader que, s'il te paraît savoir ce que je dis, c'est parce que c'est moi qui te l'inspire ! »

J'ai assisté ainsi à un état psychologique spécial du médium, qui passait par de continuelles alternatives de doutes durables et de courtes périodes de confiance relative, au sujet de l'origine des messages.

Les séances continuèrent néanmoins, en dépit du scepticisme croissant du médium.

Un jour, m'absentant, je lui dis de vouloir bien demander la réponse à une question que je venais de formuler mentalement, et je partis.

Voici la réponse que Louise reçut, en mon absence : « Roch veut savoir comment je ferai pour te garder avec moi. Je lui réponds : elle est venue avec moi et restera avec moi ».

Le médium qui s'imaginait que j'avais formulé mentalement une question très importante, crut à une mystification et protesta : mais il lui fut répliqué : « Raconte et tu verras ».

Elle raconta en effet à mon retour, et je dus avouer que j'avais bien imaginé cette innocente taquinerie pour elle et pour le guéridon.

Un autre jour, j'assistais à une séance lorsqu'on frappa à la porte de ma maison. Avant qu'on aille ouvrir, la communication fut interrompue par ces paroles : « Roch, tu dois promettre à la personne qui arrive de la recommander à Tittoni ». M. Tittoni était alors ministre des affaires étrangères.

Je fus surpris, parce que je ne recevais jamais chez moi et que je n'attendais personne.

En réalité c'était bien un visiteur venu exprès pour me demander une introduction auprès de M. Tittoni.

Le 1er novembre 1906, je travaillais dans ma chambre tandis que, dans une autre, une séance avait lieu.

La table dit : « Je veux Roch ! » Le médium demandant de ne pas déranger mon travail, de se passer de moi, reçut cette réplique : « Non, il est triste ». C'était la vérité. On m'appela. La table dit alors : « Elève ton âme, tu seras bientôt rassuré ». En effet, peu après arriva une lettre dissipant ma préoccupation.

A la fin de décembre 1906, revenu de Milan à Rome dans la matinée, j'arrivais pendant qu'une séance avait lieu. A mon arrivée, la table s'interrompit, disant : « Roch, tu dois aller tout de suite au bureau. On attend avec anxiété ta présence ».

Je partis et, en effet un incident imprévu de santé publique avait causé des alarmes et on voulait mes instructions en qualité de chef de service.

Un soir, pendant une séance, j'ai mentalement demandé, *sans prévenir que je posais une question mentale*, avis sur un projet que je caressais. Aussitôt la table interrompit la communication en cours et dit : « Roch je te prie de ne pas faire de nouveau projet. Depuis plusieurs jours, je travaille uniquement pour toi. » Mentalement, je protestai. Réplique : « Tu veux trop ! » Je quittai alors la pièce. Le médium, ennuyé de ce manque d'égards vis-à-vis de moi, pria le communicateur d'être plus déférent. La réplique fut : « Il demande trop ! »

J'avais fatigué la patience du guéridon !

Pendant le carnaval de 1907, j'étais seul à Rome ; ma famille était dans la province de Gènes.

Je fus passer le dernier dimanche à Frascati, chez le médium.

Louise alors était dans une phase d'incrédulité absolue, et à tous les points de vue.

Vers le soir, comme je la taquinais sur ses alternatives d'incrédulité et de demi-confiance (la confiance véritable avait disparu) elle s'écria : « Pourquoi la nécessité d'un guéridon ? Je vais placer mes mains au milieu de cette chaise. Si elle veut parler, qu'elle parle ! »

Immédiatement la chaise bougea, épelant cette phrase : « Louise, si Roch veut s'éloigner de Rome pendant la semaine, dissuadez-l'en, parce que cela déplairait à Giolitti ».

A ces paroles, je répondis par un franc éclat de rire. D'une part, en effet, je n'avais nullement l'intention de m'éloigner ni aucun motif pour le faire. D'autre part aucune raison de service ou autre n'aurait pu m'empêcher de m'éloigner si j'en avais eu le désir.

La communication semblait donc absurde et le médium en parut ravie, parce que cela la consolait de la défaite qu'elle avait éprouvée lorsque la chaise avait remué contre son attente.

Or, voici ce qui se passa :

Le lendemain, lundi, rentré à Rome, je reçus vers midi une lettre m'appelant à Nervi (province de Gênes) où était la fiancée de mon fils. Le mardi, au matin, m'arriva un télégramme de M. Giolitti et le soir un télégramme du sous-secrétaire d'Etat, M. Jacta. Ces deux télégrammes me demandaient instamment de ne pas quitter Rome pendant la semaine.

Un jour j'arrivais à la maison pendant une séance. La table interrompit la communication commencée pour dire : « Roch, détruis le papier que tu as dans ta poche ! » J'avais en effet un papier qu'il était bon de détruire.

Un autre jour, la table annonça « qu'il y aurait une crise ministérielle, mais que le gouvernement qui allait tomber reviendrait de nouveau au pouvoir ; ajoutant en ce qui me concerne, que j'allais

recevoir une proposition dangereuse et que je devais être prudent ».

Rien, à ce moment, ne faisait prévoir une crise. La prédiction ne fut pas longue à se réaliser. Quelques heures après la séance, se présenta chez moi un personnage qui n'y était jamais venu et qui n'y est jamais revenu dans la suite. Il me fit une proposition à caractère politique que je ne pouvais prévoir, et qui comportait, comme les événements postérieurs me l'ont prouvé, un danger pour moi.

Quelques jours plus tard se déroula une crise ministérielle comme la table l'avait annoncée, crise extra parlementaire, tout à fait imprévue.

Me trouvant à Paris, en août 1908, avec plusieurs missions à remplir, j'avais préparé mes plans et pris mes dispositions d'après une direction déterminée et mûrie.

Or, un tour rapide dans les bureaux me montra que rien ne concordait avec mes plans. J'en fus très contrarié. Le médium était à ce moment à Paris, chez sa belle-mère, dont j'étais aussi l'hôte. Je revins auprès d'elle, dans une pénible préoccupation d'esprit, et celle-ci, remarquant ma préoccupation, me demanda ce que j'avais, en s'accoudant machinalement sur une chaise. Aussitôt, la chaise se mit à bouger et à épeler la phrase suivante : « Roch, demain tu auras la preuve que les insuccès d'aujourd'hui assureront les succès réels et qu'il aurait été mal pour toi, si les choses s'étaient passées comme tu le désirais ! »

Et il en fut en réalité ainsi.

Dans une circonstance analogue où je m'étais également trompé, la table dit : « Méditez la foi et

l'espérance. Même le meilleur pilote sait qu'il n'est pas toujours le maître et que se laisser conduire quelquefois ne veut pas dire abandonner son navire ! »

Au mois de mars 1908, je note une double communication rappelant un peu le phénomène de correspondance croisées.

Me trouvant à Londres, des amis me firent assister à une séance du médium King.

Je reçus la communication suivante : « Ce voyage à Londres aura de l'importance pour toi, importance uniquement pour les intérêts que tu défends ».

Le même jour, à Rome, Louise écrivait : « Je ne peux dire que peu de choses aujourd'hui, car la présence de Roch me serait nécessaire pour m'expliquer. J'ai souvent été auprès de lui. En ce qui concerne ses affaires à Londres, je suis content pour lui. Je dis pour lui, parce que, pour moi je pense que des conférences internationales devraient se tenir désormais pour des sujets plus importants que la maladie du sommeil.

Au mois de juin 1908, trois séances successives furent nulles. A la quatrième, qui s'annonçait positive, le médium demanda la raison des précédents insuccès. La réponse fut : « Je n'étais pas loin, comme vous l'avez supposé, j'étais présent. Je n'ai pas répondu parce que c'est toi, Louise, qui m'en empêchais. Tu ne m'aides pas. Il faudrait que Roch étudiât tes facultés médiumniques. Tu es un médium spécial ; avec toi n'importe quelle méthode est impossible. Adieu, mes chers ».

J'avoue que je n'ai jamais essayé cette étude.

De semblables reproches revenaient fréquemment depuis quelque temps déjà.

Le 25 mars 1908, le guéridon, avec des paroles sévères, invitait le médium à s'améliorer, paraissant en donner le mandat à Roch. Je crus devoir observer alors que la pauvre Louise était bien malheureuse.

La table répliqua : « Tu dois sévèrement la réprimander ! »

Le médium protesta contre ces dures paroles.

Réplique : « Ce sont des paroles dures, mais justes ! » Je déclarai ne pas comprendre le motif du reproche. Réplique : « Que tu comprennes ou non, peu importe ; tu dois être sévère. Elle pourrait nous être très utile, mais son âme inconstante m'échappe. Nous veillons sur sa vie terrestre parce que, même l'attendant avec un immense amour parmi nous, nous devons vouloir qu'elle reste encore parmi les humains. Cependant, je te répète, Roch, que je sens m'échapper cette inconstante. Je te prie d'y veiller et, encore une fois, d'être sévère ».

En avril 1909, communication analogue et plus vive encore : « Il est inutile que je persiste à vous donner des explications, du moment que vous négligez tout ce qu'on vous dit de faire ! »

J'observai que le reproche n'était pas justifié, et que les paroles de notre communicateur étaient toujours méditées et approfondies dans nos âmes. Réplique : « Pas dans l'âme de Louise. Elle a en ce moment l'apparence d'être convaincue, mais en réalité elle est absolument incrédule. Quant à toi, Roch, je dois te reprocher de ne pas essayer de

pénétrer plus à fond d'une âme parmi les plus difficiles et les plus compliquées ! »

Le médium avoue alors qu'en réalité elle persiste dans son scepticisme. Elle était, certes, impressionnée de l'ensemble des faits que souvent elle rappelait à sa mémoire, mais elle n'arrivait pas à se libérer d'un profond sentiment de défiance. (Je dois noter que le médium, d'une intelligence supérieure, était matérialiste, de naissance et par éducation).

A partir de 1909 et spécialement 1910 et 1911, l'état d'âme alla toujours se modifiant. Sa confiance devint de plus en plus vive.

En même temps sa médiumnité subit un changement : Louise n'eut plus d'avance l'intuition des paroles qui allaient venir. Elle-même ne les apprenait qu'à la fin de la communication. Elle était tellement ignorante de ce qu'elle écrivait qu'elle avait parfois de graves difficultés à déchiffrer son écriture automatique et devait recourir de nouveau au même procédé médiumnique pour voir reproduire la phrase mal écrite.

Mais si la forme de la médiumnité subit des changements, le caractère général des communications resta le même.

En 1912, il y eut des places vacantes au Conseil d'État. Je n'étais pas candidat, mais par contre, les compétiteurs étaient nombreux et l'on considérait comme assurée la nomination du directeur général de l'administration civile et du directeur des prisons. Or, le jour fixé pour la délibération du conseil des ministres, je fus appelé au ministère de l'Intérieur. Le ministre me demanda d'accepter une

place au Conseil d'État et sur ma réponse affirmative, je fus nommé.

Or, en 1907, la table avait dit : « Dans 5 ans, Roch ira au Conseil d'État. » Je n'avais attaché aucune importance à cette prédiction.

Le matin du jeudi 13 mai 1915, lorsque devenait certain le grand changement politique qui devait ramener M. Giolotti au pouvoir et maintenir la neutralité de l'Italie, je dis dans les cercles parlementaires : « Prenez note de mes paroles : la guerre sera ! » On se moqua de moi.

Le soir même du 13 mai, le gouvernement Salandra démissionnait, d'où redoublement d'hilarité à mon égard. Je répétai avec énergie : « Je confirme ce que j'ai affirmé ce matin : la guerre sera ! »

Or, le samedi 15 mai, le changement d'orientation était complet, comme chacun sait. Dans les cercles parlementaires, on m'attribua la connaissance de données secrètes qui m'avait conduit à parler comme je l'avais fait.

Il n'en était rien. C'était simplement le guéridon qui avait dit : « La guerre sera ! »

Je dois déclarer que mes préoccupations conscientes les plus graves où notre volonté précise n'ont pas eu d'action sur le développement des phénomènes.

Le médium a tâché parfois de se préparer à la séance par des lectures qui lui paraissaient devoir aider les communications, les rendre plus faciles. Elle se préparait ainsi plusieurs jours consécutifs avant la séance fixée. C'était en vain.

La disparition de son incrédulité n'avait pas augmenté la valeur des résultats obtenus. Dans les

trois dernières années, on peut dire depuis 1914, les séances positives sont au contraire devenues plus rares.

Nous faisions des séances hebdomadaires et à heure fixe. Nous parlions plus ou moins, le médium ayant le crayon à la main, et nous restions ainsi, en moyenne, une heure. De temps en temps, à l'improviste, la conversation était interrompue par le mouvement automatique de la main de Louise.

Mais les tentatives les plus diverses pour créer une prédisposition favorable, le désir très vif d'obtenir des phénomènes ou la crainte de les manquer, nos états d'âme, nos diverses conditions de santé, tout cela s'est toujours montré comme dépourvu de toute espèce d'influence. Une seule chose importait : patiemment attendre ; converser dans l'attente. La communication venait quand elle voulait venir, toujours à l'improviste, et sans aucun rapport avec les sentiments éventuellement exprimés, pendant nos conversations.

Ce qui démontre bien que notre état d'âme était sans influence sur la nature des communications, c'est le fait que, pendant toute la durée de la guerre, rien ne nous a été dit sur sa marche. Nous n'avons eu que quelques paroles relatives aux souffrances humaines, à l'insanité des hommes et au triomphe final de la justice ; mais jamais aucun détail précis. Et pourtant, le médium portait naturellement un immense intérêt à la tragédie mondiale et y pensait continuellement. C'est ainsi qu'elle m'écrivait le 13 mars 1916 : « Je suis très abattue. Nous vivons dans un moment si tragique que la pensée a peine à supporter de pareilles émotions. Elle ne peut pas ne pas sentir un profond découragement. Comment

y aurait-il dans nos âmes la capacité de sentir et de souffrir toute la douleur de l'heure présente ? C'est peut-être heureux d'ailleurs, car autrement ce ne serait pas supportable ! »

Malgré ces préocupations si intenses, rien sur la guerre pendant les séances.

Voici la communication reçue le 1er janvier 1915 : « Chers, recevez mon salut augural. Tournez votre pensée vers les victimes du mal avec une sereine tristesse ; comme il convient à ceux qui savent que le règne de la justice viendra. Chers, méfiez-vous du sentiment d'horreur que le mal inspire et regardez-le en conservant l'espérance, qui est un acte de foi, la charité, qui est un acte d'amour, la foi qui est courage, fermeté, abnégation. Soyez miens, aimez-vous, que la paix soit avec vous ! »

Le 21 juin 1915, communication analogue : « Le jour de justice et de paix viendra. Je vous ai déjà dit que toutes les forces du bien et toutes les forces du mal serviront à ma victoire ».

Au cours des deux années 1916-1917, le médium reçut des communications d'un ordre très élevé métaphysique ou moral ; mais aucun renseignement précis, aucune appréciation, aucune parole bien définie sur la guerre.

J'ai dit que je voulais éviter toute interprétation. Mais il me paraît indispensable, au point de vue strictement documentaire, de faire ressortir le contraste qu'il y avait entre l'état moral et mental du médium pendant ces années d'angoisse et l'état moral et mental qui se révèlent dans les communications.

Tout se passait comme si les messages étaient inspirés par une intelligence jugeant les choses à

un tout autre point de vue que nous et planant au-dessus de nos soucis, de nos craintes et de nos espérances.

Il en résultait que chaque message, à ce point de vue, apportait au médium et à moi une grande déception. Nous espérions, nous sollicitions de toute la force de notre âme, une phrase d'encouragement ou d'espoir et cette phrase ne venait jamais.

Le contraste entre la mentalité normale du médium et la mentalité spéciale des communications apparaît, plus frappant encore en 1918.

Le 7 janvier 1918, Louise fut frappée par une terrible catastrophe : elle perdit son fils Richard, jeune homme plein d'avenir, rayonnant d'intelligence et de cœur, l'idole de sa mère. Cette dernière, folle de douleur, est depuis restée inconsolable comme au premier jour.

Dans le cours de 1918 et 1919, Louise consentit néanmoins à tenter quelques rares séances. Elle n'obtint que de courtes phrases, mais ces phrases ne faisaient aucune allusion à son fils. Cependant la pauvre mère attendait, en vain, en la sollicitant de toute son âme, une parole sur Richard ou annoncée comme provenant de Richard. Par exemple, le 25 décembre dernier, Louise avait eu, comme à toutes les fêtes, une crise plus aiguë de son chagrin. Au milieu des larmes, elle répétait toujours : « Et jamais, pas un mot, pas un signe de Richard..... Ne pas savoir même s'il y a quelque chose après la mort ! » Le même jour, une séance a lieu, et voici tout ce qu'elle s'est entendu dire : « Chère, tâche de considérer la vie dans ses finalités, pas dans son apparence ! »

Je crois devoir aussi, toujours au point de vue documentaire, appeler l'attention du lecteur, d'une manière particulière, sur mon attitude personnelle pendant les séances, attitude dont j'ai déjà dit quelques mots : Cette attitude a été des plus diverses, mais toujours inspirée par mon désir de me rendre compte de l'influence de ma volonté sur la genèse des phénomènes. Je supposais naturellement que cette influence devait être grande, étant donné la réussite des expériences de réponses à mes questions mentales de la première année.

A plusieurs reprises, je me suis efforcé d'imposer au médium, par la concentration mentale, ma volonté, de lui dicter ce qu'elle devait écrire. L'échec a été complet, absolu.

D'autres fois, j'ai pris l'attitude contraire : je me disais que lorsqu'on est deux, il faut que l'un des deux garde le silence pour laisser l'autre parler (les deux, à cette occasion, auraient été le prétendu communicateur et moi). Je tâchai donc, pendant les séances, de faire le silence le plus complet dans ma pensée.

J'ai essayé encore d'autres méthodes, il m'est arrivé de m'absorber dans un travail personnel. Je choisissais un sujet qui m'intéressait, et mentalement, sans distraction, je l'étudiais pendant la séance comme si j'étais seul à mon bureau.

Je rédigeais l'exposé et les résolutions de telle sorte qu'il m'était possible, immédiatement après la séance, d'écrire mon travail complètement achevé et me donnant toute satisfaction.

Il m'est arrivé, également, de me plonger dans un passionnant débat intérieur relatif à quelque situation.

J'ai enfin essayé systématiquement de distraire le médium pendant toute la séance, lui parlant de sujets capables de captiver son attention ou d'éveiller en elle des sentiments émotifs sur des questions qui lui tiennent à cœur, tels que des sentiments très vifs qui étaient en elle.

Tous ces expédients, d'autres encore plus ou moins analogues, étaient très faciles à appliquer dans les séances à écriture. La main sur la main du médium, les yeux fermés, je pouvais aisément me donner l'attitude que je voulais.

Or, tous ces moyens ont été employés en pure perte. Suggestion directe, suggestion indirecte, distraction, passivité, concentration mentale, tout cela ne jouait aucun rôle dans la genèse du phénomène. Chacun de ces multiples essais n'a jamais réussi à rendre positive ou négative la séance ni à influencer le contenu des messages.

La personnalité qui se manifestait par ces messages, quelle qu'elle soit en réalité, gardait toujours absolue son autonomie apparente.

Au début, cependant, il y eut manifestations d'autres personnalités ; mais cela ne dura pas. Tout se passait comme si la foule des prétendus communicateurs qui se présentaient dans les premiers temps de la médiumnité de Louise avaient été éliminés peu à peu, le communicateur ordinaire étant resté le seul maître et directeur.

Une seule exception aurait eu lieu en faveur d'un autre communicateur qui s'annonce comme mon père, et cela 2 ou 3 fois par an. Ce dernier parle, en effet, avec une affection vraiment paternelle et témoigne un profond respect, une véritable vénération pour le communicateur ordinaire.

Tels sont, résumés, les faits qui se sont imposés à mon attention.

Je les ai donnés tels que je les avais notés, au fur et à mesure des séances.

DEUXIÈME PARTIE

DEUXIÈME CONFÉRENCE [1]

MESSIEURS,

La grande majorité des collaborateurs à qui j'avais envoyé ma conférence m'a répondu. Ces réponses sont, toutes, inspirées d'une grande bienveillance et d'une sincère cordialité.

Je remercie mes correspondants de leur sympathique approbation ; avec la conscience de n'avoir eu d'ailleurs d'autre mérite que celui de rapporter, aussi fidèlement que possible, des faits qui s'étaient offerts à mon attention.

Messieurs, comme il fallait s'y attendre, la plupart des observations qui m'ont été adressées visent à l'interprétation. Je les passe au Dr Geley qui a bien voulu se charger, vous le savez, de cette partie de notre travail.

Je tâcherai simplement, aujourd'hui, de répondre aux questions posées par mes correspondants et collaborateurs et de compléter aussi la documentation.

Pour simplifier, j'omettrai l'énumération de ces questions, qui seront d'ailleurs implicitement comprises dans mes réponses.

Si, par hasard, quelque oubli m'échappait, cela serait facilement réparable. Le Docteur Geley achèverait simplement ma tâche, quand il parlera à son tour, avec la documentation que je lui fournirai.

(1) Conférence faite à l'Institut Métapsychique International le 2 mars 1921, et publiée dans la Revue « Métapsychique », n° 8, 1921.

I

Messieurs, le plus grand nombre des messages reçus l'ont été dans la première période de trois ans, de septembre 1906 à la fin de 1909.

L'abondance des messages de cette période est telle qu'elle dépasse, à elle seule, celle de toutes les autres années jusqu'aujourd'hui. Pendant ces trois premières années, le procédé de communications fut simplement la typtologie ; plus tard seulement on employa l'écriture automatique. Pour la typtologie, on épelait l'alphabet ; le guéridon oscillait, s'arrêtait quand on arrivait à la bonne lettre. Pendant les séances de guéridon et pendant l'écriture automatique, Louise était toujours éveillée, et n'était pas trop fatiguée après les séances, surtout quand elles avaient été positives. Plus tard cependant, dans une série d'expériences faites avec le Docteur Geley, et dont il sera question plus loin, Louise tomba, chaque fois, dans une transe complète.

Les séances restèrent toujours intimes et familiales. Il n'y eut jamais d'assistants nombreux ou étrangers.

Dans les premières semaines, le cercle comprenait simplement, sauf de rares exceptions, mon fils, sa fiancée, Louise et moi. Mon fils a peut-être quelques dons médiumniques, car quelques rares séances ont donné un résultat positif sans la présence de Louise.

Les enfants de Louise n'ont jamais assisté aux expériences. Ils étaient trop jeunes. L'aîné, Richard, n'avait que 19 ans quand il mourut en 1918. Je note enfin que, dans ces dernières années, depuis environ 10 ans, je suis resté seul assistant et secrétaire.

Je ne vous apporterai pas une statistique, comparative des succès et des insuccès ; car cette statistique, je ne l'ai pas faite chemin faisant. Je peux toutefois relever que les insuccès étaient réguliers, continuels, dès qu'il s'agissait de questions d'intérêt personnel. Instruits par l'expérience, nous abandonnâmes vite, au bout de quelques mois, ce genre de questions.

Je vous ai parlé de l'enthousiasme initial de mon fils après qu'il eut, pour la première fois, à Bellevue, chez sa fiancée, assisté à deux séances. C'est au cours de ces deux séances que se manifesta, pour la première fois, le communicateur. Jamais auparavant, dans les nombreuses pratiques spirites de cette famille il n'était intervenu. Mon fils, vivement impressionné, exprima son regret de devoir partir ; mais le guéridon le rassura en épelant : « Je viendrai avec toi à Frascati ».

En effet, aussitôt arrivé à Frascati, où, dans la villa de Louise, nos deux familles passaient, extrêmement unies, la saison chaude, mon fils s'efforça de transmettre à tous son enthousiasme communicatif. Il s'exclamait parfois : « Dire que nous pouvions mourir sans avoir connu cela ».

Il réussit assez bien, surtout pour Louise, à communiquer sa fièvre.

Une véritable flambée s'ensuivit et se traduisit par une série de séances qui se succédaient sans répit, jusqu'à plusieurs fois par jour.

C'est dans cette période irréfléchie que furent posées ces questions de vaine curiosité ou d'intérêt personnel dont j'ai parlé. Comme les réponses en étaient toujours erronées, l'enthousiasme de mon fils, puis celui de Louise ne tardèrent pas à s'éteindre.

Au bout de deux mois, mon fils renonça tout à fait aux séances. Louise eut l'intention d'en faire autant (je m'en souviens avec précision) dès le début de janvier 1907. Néanmoins elle continua, en dépit de sa réserve ou de son incrédulité. Mais instruite par l'expérience, elle ne posa jamais plus de question, acceptant simplement ce qui lui était transmis, en dehors de toute initiative de sa part.

Il me paraît opportun de préciser, à ce propos, que des messages nous avaient maintes fois mis en garde contre toute communication paraissant avoir un intérêt privé. Il nous fut dit aussi que nous avions été victimes d'erreurs : « Faites attention à l'interprétation, expliquait notre communicateur habituel, les paroles que vous m'attribuez ne sont pas toujours de moi ». Il déclarait d'ailleurs nettement : « Aux miens je ne promets ni la gloire ni la fortune ! »

Une autre fois, il dit : « Vous êtes mes préférés, c'est à-dire ceux auxquels je demanderai le plus ! » Et il est très vrai qu'il est allé très loin dans cette préférence, jusqu'à appliquer le proverbe : « qui aime bien châtie bien ! » Mon exposé du 7 février 1920 vous en a donné des exemples.

La même nuance se trouve aussi dans certains messages qui paraissent guidés par un sentiment de vive affection, mais où est nettement exprimé une sorte de désintéressement pratique de nos douleurs : « Je ne peux vous cacher, dit une communication du 1er janvier 1910, que de gros nuages s'amoncellent encore sur votre horizon ; mais je sais que vos âmes, illuminées par la vérité, sauront s'élever au-dessus. Qu'il vous soit doux de savoir que je veillerai sur vous. Sans pouvoir éloigner de vous la dou-

leur, je ferai en sorte que vos âmes n'en soient pas oppressées, mais qu'elles soient retrempées et purifiées ! Adieu, soyez avec moi, je serai avec vous ».

Je dois relever enfin que jamais nous n'avons reçu de conseil positif en vue de telle ou telle action. Les seules recommandations qui me parvinrent par le canal du médium furent « de suivre mon inspiration en toute chose ». Jamais, je le répète, aucune suggestion dans n'importe quelle circonstance.

Dans tout le cours de la médiumnité de Louise, la qualité et la caractéristique des messages sont restées identiques. Leur valeur intrinsèque n'a jamais varié. Elle a toujours été celle des exemples que je vous ai lus, tel que celui qui dit : « Je ne veux que toi, ô mon âme, etc., » et qui est de décembre 1906.

En ce qui concerne l'origine de ces messages, je n'ai rien à ajouter à mon exposé. Je répète que Louise n'a jamais évoqué le communicateur. Elle n'a désiré vivement que recevoir des nouvelles de son père qu'elle adorait, et qui mourut quand elle avait seulement 16 ans, et des nouvelles de son fils Richard.

Jusqu'à présent, ce double et unique désidératum n'a pas été réalisé.

J'aborde maintenant le chapitre des *questions mentales* au sujet desquelles mes correspondants m'ont beaucoup interrogé.

Les questions mentales, faites par moi seulement, sont au nombre de 9.

Les 7 premières sont malheureusement d'un ordre absolument intime et mettent en cause des tiers. Il m'est donc impossible de donner des précisions à

leur sujet. La meilleure preuve de leur importance, en tant qu'expériences, est que ce sont elles qui m'ont amené à accorder mon attention à un phénomène contre lequel j'étais très prévenu et que j'observais pour la première fois.

Ces 7 questions n'ont pas été faites avec légèreté. Je les avais formulées, en moi-même, avec beaucoup de soin. Les réponses furent si nettes, si catégoriques et si inattendues qu'elles emportèrent toute hostilité ou résistance de ma part. Plus tard quand mon fils et Louise se laissaient gagner par le découragement, le souvenir de cette expérience extraordinaire continua à s'imposer à mon esprit et m'empêcha de suivre leur exemple.

Je puis donc affirmer hautement la haute valeur des 7 premières questions et de leurs réponses ; puisqu'elles ont suffi à changer totalement et à jamais ma manière de voir au sujet de cette étude. Je regrette qu'il ne me soit pas possible de préciser davantage.

Il ne m'est pas, non plus, possible de répondre à la question « Le médium a-t-il la faculté étrange, mais certaine, de la lecture de pensée par son subliminal ? »

Je n'en sais rien. Je dois seulement insister sur la circonstance que les réponses à mes 7 questions mentales étaient en contradiction absolue avec mes sentiments, mes pensées, mes convictions les plus profondes. J'ajoute, encore une fois, qu'il s'agissait aussi de prédictions d'avenir tout à fait contraires à mes prévisions, prévisions pour moi indiscutables, prévisions partagées aussi par le médium, lequel du reste, je le répète, n'était pas au courant des questions mentales que je venais de poser. S'il n'en était

pas ainsi, les réponses n'auraient pas eu pour moi la valeur que j'ai dû leur reconnaître.

La 8e question mentale a été suggérée par la croissante hostilité de Louise. Voici sa génèse : dans la période d'enthousiasme, en octobre 1906, une séance eut lieu en l'absence de Louise entre mon fils et sa fiancée. Le guéridon avait nettement déclaré sa prédilection pour Louise. Il avait dit, entre autres choses : « Je l'aime... Je l'ai cherchée par votre moyen ». Et, continuant à parler de la sorte, il s'était adressé à moi dans ces termes : « Roch, tu dois normalement t'entretenir avec Louise ». Sur quoi ? demandais-je.

Réponse : « Sur tout. Tu dois aussi lui faire toujours sentir le grand intérêt que je lui porte ». (Je traduis littéralement).

C'est en me souvenant de ces conseils qu'il m'a paru logique de demander mentalement, en présence de l'hostilité de Louise, comment le communicateur pensait pouvoir garder celle qu'il avait cherchée, suivant son expression, par l'entremise de mon fils.

La 9e question mentale a eu pour origine cette circonstance : comme directeur général de la santé publique, j'avais l'habitude de formuler toujours d'avance: en moi-même, les projets dont je devais demander l'exécution à mon personnel aussitôt après la terminaison des travaux en cours.

C'est par hasard que je suis arrivé au milieu d'une séance, dans un moment actif de cette préparation mentale et, tout naturellement, presque sans réfléchir, je me suis laissé aller à poser une question sur : « Ce qu'il fallait penser du projet en élaboration dans mon cerveau ? »

Il s'agissait donc de l'intérêt général et non d'un intérêt personnel. La réponse que : « Je voulais trop » était bien inattendue, car en vérité, je ne demandais rien pour moi !

Je passe à un autre sujet :

Quelques-uns de mes correspondants me demandent, à propos du paragraphe II, relatif à la prédiction inattendue de l'arrivée de mon fils, à quel endroit précis il se trouvait quand la prédiction a été faite. Je ne le sais pas au juste ; mais comme mon fils arriva environ 20 minutes après, je suppose qu'il était dans le train qui entrait en gare. La communication qui fut interrompue par l'avis prémonitoire était sans rapport avec cet avis et ne regardait pas mon fils.

On me demande aussi si, lorsqu'un individu s'adressa à moi pour avoir une introduction auprès de M. Tittoni, ministre, quelque chose pouvait faire prévoir cette démarche ou si quelqu'un pouvait la deviner. Je réponds simplement non.

Une autre question posée est relative à la recommandation reçue par moi, de détruire un papier que j'avais dans ma poche. Je déclare que personne ne pouvait connaître cette circonstance.

A propos de la prédiction relative à ma nomination au Conseil d'Etat, et faite 5 ans avant cette nomination, des précisions me sont réclamées par plusieurs de mes correspondants. On me demande spécialement si le médium et moi-même souhaitions cet événement au moment où il fut prédit ?

Je puis affirmer que non. Nous n'y pensions ni l'un ni l'autre à cette époque et nous ne prêtâmes même pas grande attention à la prédiction.

Plus tard, dans les années qui suivirent, au milieu des tempêtes de ma vie (Dieu sait s'il y en a eu !) dans les moments de fatigue physique et morale que je traversais, j'ai eu, naturellement, l'aspiration plus ou moins précise à une situation de repos relatif et de moindre responsabilité. Mais je n'avais pas fait part au médium de cet état d'esprit. Aussi, lorsque, en 1912, j'allai chez elle lui annoncer l'offre reçue et mon acceptation, Louise en fut douloureusement affectée et me reprocha ma résolution : « Je pouvais, dit-elle, je devais rester encore 4 ou 5 ans à la tête de l'administration sanitaire ». Comme elle exprimait ses regrets avec vivacité, tenant machinalement un crayon à la main, voici que tout à coup, sa main est entraînée et qu'elle écrit les phrases suivantes, en opposition avec les idées qu'elle venait d'émettre :

«... Mais ces quatre ou cinq années doivent être employées autrement. Regardez au loin et ne voyez pas qu'un seul point. Soyez forts et sereins. J'assiste avec douleur à vos crises. Je ne vous ai pas donné des ailes pour vous asseoir.

Roch, rappelle-toi. Je t'appelle à des choses plus hautes. Ce que tu perdras te sera rendu. A présent je ne te dirai rien d'autre. Aie confiance en moi. Courage. Adieu ! »

Une question plus spéciale m'a été posée au sujet des rares communications venant soi-disant de mon père. On désire savoir si j'avais évoqué mon père, s'il m'a donné des preuves d'identité et quand il est intervenu pour la première fois ?

Voici ma réponse :

Je n'ai pas évoqué mon père. Je ne lui ai pas demandé des preuves d'identité. Pour cette question, comme toujours, je suis resté systématiquement passif, me bornant à enregistrer ce qui s'offrait.

Sa première manifestation, en ma présence, date de 1913. Mais il donna une première communication à Louise seule, en janvier 1907, et cette dernière ne m'en avait pas parlé.

A cette époque ; elle traversait, on s'en souvient, une crise de découragement profond et d'incroyance complète. Un jour même, étant chez moi, elle avait pris la décision définitive et formelle de cesser toute pratique médiumnique. Le soir même, au moment de se coucher, elle posa par inattention la main sur un guéridon. Aussitôt, bon gré, mal gré, lui fut donné une communication, annoncée comme venant de mon père.

Je n'ai pas ce message sous les yeux. Je sais seulement que la communication lui parla de moi, prédit que de grands malheurs allaient s'abattre sur ma maison. Il la suppliait donc de continuer son rôle de médium, parce que ces études, en dehors même de leur but qu'on comprendrait plus tard, seraient pour moi une grande diversion, distraction et consolation.

Louise fut abasourdie, mais ne crut pas un mot des prédictions funestes, parce que, en ce moment, tout était bonheur et allégresse chez moi et l'avenir se présentait sous les meilleurs auspices.

Néanmoins Louise renonça à sa décision, mais c'est seulement plus tard, après la réalisation des malheurs prédits, qu'elle me raconta ce sensationnel épisode de sa médiumnité. Je dois ajouter que Louise n'a pas connu mon père, décédé le 18 janvier 1881.

Je dois maintenant aborder une question qui nécessitera un plus grand développement.

Mais tout d'abord je voudrais, pour ainsi dire, m'excuser auprès de ceux qui ont été en quelque sorte déçus à la lecture de mon exposé ; quelqu'un me reproche de n'être pas un expérimentateur, mais un enregistreur.

C'est exact ! Je n'ai pas voulu faire autre chose. Et j'ai tâché d'enregistrer fidèlement, jusqu'au scrupule, à l'intention de ceux qui, à présent et dans l'avenir, reconnaissent à ces phénomènes droit de cité dans la science.

C'est pour cela que le texte doit être accepté tel qu'il est. Faire des efforts pour l'interpréter, c'est moi-même qui vous en prie ; mais on ne doit jamais douter de la fidélité du texte et y apporter la moindre modification d'après les difficultés de s'en rendre compte. Ce serait arbitraire et ôterait à mon exposé son caractère *d'objectivité en dehors de toute tendance doctrinale* ou de n'importe quelle autre nature.

C'est pour cela, par exemple, que je ne veux pas accepter une suggestion relative à la page 2, où il est dit *quand veux-tu achever la pratique relative.* On me propose d'y substituer les paroles suivantes : *quand veux-tu achever l'expédition des pièces relatives.*

On ne m'a pas dit cela : mon exposé ne serait pas fidèle. J'aurais substitué le fait constaté ensuite aux paroles de simple avertissement.

Je comprends aussi le sentiment qui a inspiré la question : « Dans le message du 21 juin 1915, relaté à la page 27, on a réellement dit « toutes les forces du bien et toutes les forces du mal serviront à *ma* victoire ».On pense que le communicateur a dû dire « *la* victoire » au lieu de « *ma* victoire ».

Non, le message dit « *ma* victoire ».

Du reste, la phrase entière du message du 21 juin 1915 est :

« *Je vous ai déjà dit* que toutes les forces du bien et toutes les forces du mal serviront à ma victoire ».

Il se réfère à un message précédent obtenu typtologiquement en 1909. Le voici.

« Je triompherai ! Je voudrais que vous soyez les premiers à comprendre la haute signification de cette parole.

« Je triompherai ! Les vérités antiques, comme des cierges éteints mais non consumés, s'embraseront encore toutes à la flamme de ma parole.

« Je triompherai ! Toutes les forces du bien et toutes les forces du mal serviront à ma victoire. Je veux toutes les ténèbres pour ma lumière, toute la douleur pour mon amour.

Cela dit, je reprends mon rôle d'enregistreur.

II

Plusieurs de mes correspondants me demandent s'il y a eu périodiquement ou s'il y a chez Louise, diminution ou perte de sa médiumnité?

La réponse est facile. Il me suffira, pour cela, de consulter mon dossier.

Je note ce qui suit :

Le 24 février 1910, nous causions en séance ordinaire, Louise remarquait que les résultats positifs devenaient de plus en plus rares ? Elle avait à peine terminé que l'écriture automatique commença. Le message obtenu était :

« Sois patiente, Louise ; et toi aussi, sois patient,

Roch ! Cette période de repos sera certainement suivie par une période de travail fécond. Je saurai réveiller la médiumnité de Louise et, lorsque je le jugerai à propos, elle donnera ce qu'elle doit ».

Vers la fin de l'année 1910, nous étions toujours au même point. Devant la rareté croissante des messages, nous eûmes la pensée que peut-être il serait bon d'employer notre temps à revoir et classer tout ce que nous avions obtenu jusqu'à présent.

Ce projet était à peine formulé que le message suivant fut donné :

« Attendez pour cela encore cinq ans ».

« Pourquoi ? » demandâmes-nous.

Réponse : « Parce que, alors, je donnerai des documents plus importants. »

Cette promesse a été tenue. Dans les années 1916-1917, des messages curieux et intéressants ont en effet été donnés avec une aisance et une fréquence dont nous avions perdu l'habitude ? Je vous en ai donné déjà un spécimen dans ma conférence du 7 février 1920. Conformément au désir exprimé par nombre de mes correspondants, je vais vous communiquer la plupart des documents reçus dans cette période ; tous ces documents ont été obtenus par l'écriture automatique. Quelques mots ou phrases étaient soulignés dans chaque message.

Le 18 juillet 1916 fut transmise la communication suivante :

« Chers ! faites que je ne vois jamais vaciller la flamme de la foi dans vos âmes. Gardez la *bonne semence* (1) qui devra vous donner la vie dans la vie.

(1) Les paroles soulignées l'ont été dans l'écriture médiumnique.

Soyez et vous serez ; je vous l'ai dit déjà. Quand on renaît, on ne peut mourir. Chère Louise, c'est pour toi spécialement que je le dis.

Priez pour la misérable humanité. Demandez à la miséricorde infinie que la grande angoisse de l'heure présente ne fasse rien perdre de la bonne semence, Priez, mes chers ! Je vous bénis ».

La série des messages qui suivent a été obtenue en présence du Dr Geley (Comme je l'ai dit, la transe du médium fut alors complète avec inconscience absolue). Ce dernier avait placé sa main sur la main de Louise. Mon rôle était passif. Je me contentais d'assister aux séances :

Le 23 août 1916, le Dr Geley ayant posé une question sur la méthode à suivre pour les études psychiques, la réponse suivante fut donnée.

23 août 1916.

« Chers, je vous salue, vous et votre ami.

« Je répondrai, quand je jugerai le temps venu, à ce que vous me demandez. Je vous ai déjà dit que ma mesure n'est pas la vôtre.

« A toi, cher, je dis : « Elève ton âme qui doit et peut monter encore. Elève-la surtout dans la pensée de l'immortalité. Ne t'arrête pas sur les petites choses.

« Cher, sois uni avec tes nouveaux amis.

« Chers, je vous bénis ».

Le 26 août 1916, le Dr Geley demanda l'opinion du communicateur sur son livre : *De l'inconscient au conscient* alors en préparation (des notes complètes avaient déjà été réunies par lui en ce qui concerne les chapitres consacrés à l'évolution).

Le Dr Geley et moi-même sollicitons aussi quelques paroles d'espérance au sujet de la guerre.

Voici la réponse :

26 août 1916.

« Chers, je vous bénis.

« A toi, cher, je dis : Tes idées sur l'évolution sont bonnes étant données les limites de votre connaissance et elles auront une grande influence. Cependant, cher, je voudrais dans ton âme l'étincelle de la foi. Regarde en toi-même, CHERCHE DIEU. Je t'aiderai, parce que tu es bon et que je t'aime ».

« Pour ce qui concerne la triste heure présente, je vous répète, chers, ce que je vous ai déjà dit : nul ne sera indemne du terrible fléau. De grandes douleurs, de terribles catastrophes sont suspendues sur l'humanité. Consolez-vous par la pensée que l'homme peut tirer son salut de sa faculté de souffrir ? Priez pour que la haine n'étouffe pas même la douleur.

« Chers, je vous salue tous » ;

A la suite de ce message, M. Geley exprima son incroyance en disant : « Est-ce que les Etats-Unis vont entrer en guerre ?» Ce doute ainsi exprimé, ne fut pas relevé par le communicateur.

Le 28 août, le Dr Geley posa la question et obtint la réponse suivante :

28 août 1916.

Question : « Pouvons poser des questions ? Si oui, des questions de quel ordre ? »

Réponse : « Cher, tu peux poser les questions que tu désires.

« Ne sois pas surpris si la réponse ne t'est pas toujours claire.

« J'ai dit aux humains toutes mes plus claires paroles et elles se sont perdues dans leurs ténèbres.

« Chers, je vous bénis tous.

« Adieu en Dieu ».

Puis suivent les questions et réponses suivantes :

Question : « Vous connaissez la formidable objection d'après laquelle les messages reçus par un médium proviendraient de son subconscient. Ayant pleine confiance en vous, nous vous demandons, solennellement, de nous dire nettement si vous êtes un Esprit désincarné, ou si vous provenez d'une élaboration supérieure de l'Inconscient ».

Réponse : Cher, je voudrais que ma réponse te vienne directement du fond de ton âme. Mais je puis t'affirmer SOLENNELLEMENT QUE JE SUIS et que ma mission vis-à-vis des humains est de les aider dans le temps avec mon amour, dans l'éternité avec ma lumière.

« Chers, encore une fois je vous répète ; cherchez votre âme ; écoutez sa voix profonde qui peut vous révéler le mystère de l'Etre et du devenir. Croyez-vous qu'une maison puisse être mieux éclairée par une lumière projetée du dehors ou par la lumière qui est dans l'intérieur ?

« Chers, possédez votre âme ; faites jaillir d'elle-même sa propre lumière. Je vous aiderai. Adieu ».

5 septembre 1916.

Question : « Merci de votre magnifique réponse. Permettez encore une question : vous savez que l'idéal de ma vie est l'étude approfondie des questions psychiques. Je voudrais, par cette étude dans la seule limite de mes forces et de mes moyens, apporter quelques lumières à l'humanité. Comptant

sur votre aide, je vous supplie de me donner des conseils ou des indications sur ce que je dois faire et sur ce que je ferai (études théoriques, expériences, enquêtes, etc) ».

Réponse : « Cher, je pense que, pour le moment, il faut un travail de préparation, d'observation diligente et de patientes recherches.

« Cher, courage et foi ! je t'aiderai dans tes méditations. Tâche d'entendre ma voix !

« Chers, je ne peux pas parler longuement : la médiumnité est une chose très délicate ».

« Chers, je vous bénis ».

8 septembre 1916.

Questions : « Existe-t-il, parmi les guides de l'humanité terrestre des Esprits qui n'aient pas été incarnés dans cette humanité terrestre ? »

Réponse : Cher, le Christ lui-même a dû s'incarner pour pouvoir, pendant la durée de cette incarnation et APRÈS, parler aux hommes.

Cher, viens à moi, parce que je t'aime et te veux au nombre des ouvriers de mon œuvre qui est œuvre de Dieu. Travaillez avec foi, abnégation, humilité. Soyez unis. Je vous aiderai».

13 septembre 1906.

Questions : 1° « Puisque, spontanément, vous nous avez parlé du Christ, pouvez-vous nous dire ce qu'était le Christ avant son incarnation terrestre ?

2° Poursuivant, non un but de curiosité, mais un but d'investigation scientifique, le but de nous convaincre et de convaincre autrui, nous vous prions de nous prédire un fait très précis et inattendu, avec sa date, parmi les faits futurs relatifs à la guerre.

3° « Donnez nous des instructions avant notre séparation si possible. »

Réponses : « Je répondrai à tes questions :

« Pour la première : Il était lumière en Dieu, mais tu ne peux pas comprendre, *parce que tu ne crois pas en Dieu.*

« Pour la deuxième : Révolution en Allemagne dans une année.

« Pour la troisième : Travaillez, préparez !

« Le paix soit en vous et parmi vous ! »

Fin septembre 1916.

Question : « J'ai fait part, dans un cercle de psychistes éminents, de la réponse que vous avez faite touchant votre existence autonome.

A ma grande surprise, ils m'ont objecté que l'affirmation « je suis » laisse encore place à l'équivoque. Permettez-moi donc de vous demander encore *solennellement, au nom du Dieu auquel vous croyez,* SI VOUS ÊTES BIEN UN ESPRIT, TOTALEMENT INDÉPENDANT DU SUBCONSCIENT OU DE L'INCONSCIENT DU MÉDIUM OU D'UN ÊTRE HUMAIN QUELCONQUE ; SI VOUS CONSTITUEZ UNE INDIVIDUALITÉ LIBRE, INDÉPENDANTE, AUTONOME ; si vous avez vécu sur terre. Si vous êtes destiné à vous réincarner de nouveau ? Je vous supplie de répondre nettement et clairement, au moins à la première partie, la partie essentielle de cette question. Votre silence serait de nature à fournir un argument à vos contradicteurs. »

Réponse : « Chers, vous me faites pitié !

Je vous bénis ! »

Après une interruption de plusieurs mois, due à l'absence de Louise ; les séances furent reprises,

dans les mêmes conditions, dans l'été de 1917. Voici les questions et les réponses.

4 juillet 1917.

Question : « Avant tout, solennellement, nous vous disons merci et nous vous demandons de nous continuer votre aide et votre inspiration.

« Pouvons-nous espérer que vous serez avec nous le jour prochain de l'inauguration de notre laboratoire psychologique ?

« Nous serions très heureux si, *ce jour-là*, vous vouliez bien nous apporter vos instructions.

« Nous désirerions bien aussi savoir si vous confirmez votre prédiction du 13 septembre dernier et si vous avez d'autres prédictions à nous communiquer. »

Réponse : « Chers, je vous salue et je vous bénis !

« A toi, cher, je dis pour le moment : « Je ne promets pas aux miens la gloire ni la fortune ; mais je leur donne tout mon amour. »

« Travail et tâche d'entendre ma voix. Tu seras à moi comme je l'entends,

« Paix à vous, chers ! Je serai avec vous pour bénir votre travail.

« Je suis. »

Note : Ce message qui inaugurait les séances de 1917 avec M. Geley est signé : « Je suis. » Il rappelle la séance du 2 septembre de l'année précédente, où le communicateur avait affirmé son existence autonome en disant : « Je suis. » M. Geley avait vainement insisté demandant explications et développements ; tout cela avait été vain. Il semble que le communicateur ait jugé bon de s'en tenir à son affirmation, renouvelée à cette première séance de 1917.

En ce qui concerne la révolution en Allemagne, prédite en date du 13 juillet 1916, il faut observer que tous les trois nous étions profondément convaincus de l'*impossibilité d'une révolution en Allemagne*, (réflétant sur ce point l'opinion générale). Nous étions donc restés incrédules. Comme, à la reprise des séances, en juillet 1917, aucun événement n'était venu modifier notre opinion, le Dr Geley a cru devoir demander compte de la non-réalisation de la prédiction. Il espérait, m'a-t-il confié, que le communicateur rectifierait lui-même sa prédiction et expliquerait le pourquoi de son erreur prétendue. En somme, le Dr Geley voulait presque offrir au communicateur une planche de salut, nous disant que ce dernier ne pouvait être infaillible ; que les événements avaient pris une tournure autre que celle qu'il prévoyait. Il demandait simplement au communicateur s'il maintenait sa prédiction ou si les faits nouveaux en empêchaient la réalisation.

Mais, à notre grande déception, aucune réponse ne fut donnée ; aucune allusion ne fut même faite à ce sujet.

La « planche de salut » fut dédaignée.

18 juillet 1917.

Séance d'inauguration dans le laboratoire.

« Chers, la paix soit dans ce lieu ! Je suis avec vous et je vous bénis dans vos pensées, dans vos affections, dans votre travail. Travaillez avec patience, avec humilité, avec amour ! La route est longue et difficile. Ne doutez pas (ou chassez le doute et la crainte). Mon amour vigilant vous soutiendra.

« A toi, Gustave, je dis : que ton âme te révélera un jour mon nom ; et alors, le mystère de la vie et de la mort te sera aussi révélé !

« Chers, soyez frères en mon nom ! »

Le 3 août 1917, la question posée portait sur quelques difficultés de messages anciens et la possibilité d'erreurs. Le Dr Geley demandait aussi l'opinion actuelle du communicateur sur son livre dont la préparation continuait.

Voici sa réponse :

3 août 1917.

« Chers, je vous bénis !

« Je vous ai déjà dit autrefois que toutes les paroles transmises (par le médium) ne sont pas de moi. Je vous ai dit aussi que la médiumité est chose très délicate (rappelez-vous l'incident du jeu).

« Mais que cela ne vous trouble pas outre mesure. Travaillez avec sérénité, avec un esprit pur. Du reste, maintenant, l'interprétation est plus exacte.

« A toi, cher Gustave, je dis : je suis content de ton travail : ton livre me plaît déjà. J'espère te donner ma lumière : ton œuvre en sera, elle aussi, éclairée.

Pour aujourd'hui assez. Je vous bénis. »

Le 6 août, notre angoisse au sujet de la guerre était toujours mortelle, nous fûmes donc très déçus de recevoir le message suivant, qui n'était rien moins que rassurant :

6 août 1917.

« Chers, je vous bénis ! Vous me demandez des paroles de réconfort. Je ne peux pas vous en donner, chers, au moins comme vous l'entendez ! Le terrible fléau ne finira pas pour le moment. De nouveaux graves événements auront lieu.

Priez ! priez afin que les terribles souffrances de maintenant et d'après puissent faire comprendre à l'homme que ce n'est pas avec la haine que l'on peut vaincre le mal !

Priez pour les vivants et pour les morts ! »

Le 16 août, un peu effrayé de la responsabilité et de la difficulté de sa tâche, le Dr Geley avait parlé de sa crainte de l'avenir. Il reçut le message suivant :

16 août 1917.

« Chers, je vous bénis !

« Cher Gustave, je désire en toi plus de confiance, plus de sérénité !

« Le souci de l'avenir ne doit pas te troubler.

« Je répète aux miens : pensez à la vie de votre âme ; le reste viendra pour vous tous.

« Cher, je veux que les miens soient en communion parfaite entre eux. Je te suivrai à Rome où il y a un de mes préférés. Que la paix soit dans sa maison.

« Paix à vous tous, chers : Aimez-vous en mon nom. »

Je n'insiste pas sur quelques circonstances de faits se rattachant aux séances données en présence du Dr Geley. Il en tiendra compte dans son travail explicatif.

Je mentionnerai enfin une séance qui eut lieu le 16 septembre 1917 avec le professeur Richet.

Voici le message reçu :

« Chers ! ma bénédiction !

« Paix aux hommes de bonne volonté ! Paix à ceux qui sont appelés à garder la nouvelle semence dans ces temps de ténèbres et de sang.

« Je vous ai déjà dit qu'il y aurait de nouveaux massacres et de plus grandes horreurs parce que tout le mal doit être consommé. Priez, mes chers ! Ne laissez pas votre foi se refroidir ! Et faites qu'en flambeau de vie elle puisse guider l'humanité à son vrai destin.

« A toi (Richet) cher, tout particulièrement mon salut.

« Je t'aime, et je t'ai toujours regardé avec le regard d'un père pour ceux de ses fils qui peuvent aller plus avant. Je te bénis pour le bien que tu as fait, et pour le bien que tu aurais voulu faire.

« Adieu mes chers ! »

Et, maintenant, me demanderez-vous où en sommes-nous avec la médiumnité de Louise ?

Voici ce que je peux vous dire en ce qui concerne cette dernière année :

Des circonstances de santé, de famille et peut-être, la rareté des résultats positifs nous ont amenés à suspendre, en grande partie, les expériences.

A la date du 2 août 1920, Louise m'a spontanément demandé de faire une séance. Après une demi-heure d'attente, la main a écrit : « Chers, ayez ma bénédiction ! »

A la date du 12 septembre, Louise proposa de nouveau une séance. (Elle avait rêvé de Richard sur son lit d'agonie). Après une demi-heure d'attente, sa main a écrit : « Chers, ayez ma bénédiction ! »

Louise manifesta ensuite l'intention d'essayer des séances régulières chaque semaine.

Le 26 septembre, en séance, nous causions, comme d'habitude, Louise avait reçu, d'une amie de Rome, une fleur cueillie sur la tombe de Richard. Elle parlait de lui, du souvenir ému que tous en avaient gardé ; de l'affection dont il était entouré, etc. Après une vingtaine de minutes, sa main a écrit ! » Chers, ayez ma bénédiction. Soyez tranquilles ! »

Dans la première semaine d'octobre, Louise a eu une grande déception, causée par des événements imprévus, pouvant avoir de regrettables conséquences. Elle n'a pu dissimuler son ressentiment et s'est écriée : « Le sort est injuste..... j'espérais tellement..... mon âme se révolte ! »

Quelques jours après, en séance, elle recevait la communication suivante : « Chers, je vous bénis. Je puis vous répéter : « Soyez tranquilles ! »

Vers la fin d'octobre, la lecture de « *Raymond* » de Lodge, fit beaucoup de bien à Louise. Elle parlait souvent de ce livre, le déclarant : « Simple, sincère, touchant », disant « qu'elle avait été frappée par les petits détails » et que « c'était un livre qui fait du bien ».

Est-ce résultat de cette lecture ? Est-ce coïncidence ? Je n'en sais rien. Je constate seulement que, à partir de cette époque, Louise m'a dit ne plus penser à Richard sur son lit de mort, comme auparavant, mais le voir dans son idée tel qu'il était de son vivant. Sans le dire expressément, elle espérait visiblement recevoir enfin des communications de son fils et elle s'efforça de reprendre les séances. Elle alla jusqu'à essayer de revenir au petit guéridon du début, comme pour éveiller de nouveau l'enthousiasme de jadis.

Les séances ont été quelquefois positives, d'autres fois négatives. Mais les messages, toujours brefs, ont gardé la note habituelle, sans rapport avec l'état d'âme actuel de Louise ni avec mon propre état d'âme.

III

Une dernière et importante question m'a été posée par un certain nombre de mes collaborateurs. Comme, je vous l'ai dit, l'explication des faits semble les préoccuper autant et plus que les faits eux-mêmes. Ils me demandent donc de leur faire part de tous messages qui, en quelque sorte, peuvent viser à l'interprétation ou aider à l'interprétation.

Il m'est bien difficile de faire une sélection des messages à ce point de vue spécial. Je vais simplement donner communication de tous ceux qui semblent rentrer dans la question posée en laissant à mes auditeurs le soin de prendre ce qui leur semblera bon.

I

7 avril 1907.

« La médiumnité de Louise pourrait se développer d'une manière différente plus rapide et plus utile ; elle pourrait s'exercer à prendre de moi une inspiration directe et parler alors sous cette inspiration ».

Louise a observé que pour cela, il faudrait l'endormir. Réplique : « Cela n'est pas nécessaire ».

II

1er novembre 1907.

« Mes chères âmes, je vous inspirerai : je peux diriger, conseiller, illuminer, et non troubler l'harmonie de l'univers.

Maintenant je désire que votre âme s'élève ou mieux se repose en ce moment dans la pensée de l'immortalité ; assurément, il vous manque la certitude absolue de la survivance de l'âme. J'espère vous en donner la preuve un jour, mais je désire que cette preuve trouve votre âme préparée ».

Louise demanda comment la préparer ?

Réponse : « Il faut savoir attendre et être content de ce que l'on a à présent. Je vous dis cela pour vous expliquer pourquoi je m'arrête quelquefois brusquement. Je trouverais en Louise beaucoup de qualités, mais toi (toi, Rocco), tu peux comprendre pourquoi je n'en profite pas ».

III

Mai 1908.

Le médium en attendant que la table se meuve, parlait de diverses choses et entre autres dit avoir entendu que quelquefois il est nécessaire de contraindre l'entité présente à parler.

J'observais que cela valait plutôt à stimuler le médium dont l'activité semble en certains cas engourdie en une sorte de somnolence.

La table a répondu :

« En effet Louise est maintenant endormie pour moi. Je ne dis pas cela pour lui faire des reproches, parce qu'au contraire elle m'est plus chère. Je tenterai de la réveiller ces jours-ci.

« Désormais vous ne pouvez plus douter, quelle que soit votre interprétation, de l'existence de forces jusqu'aujourd'hui ignorées ou comme ignorées. Le fait que vous n'avez pas la vision exacte de ce que pouvez obtenir de ces Forces ne doit pas vous décourager parce que je le répète, vous êtes sûrs désormais que de telles forces existent.

« Toi, particulièrement, Louise, tu dois méditer là-dessus ; malgré ton orgueil, qui n'est pas minime et en maintes occasions est trop grand, tu n'as pas conscience de ta valeur spirituelle et cela t'empêche en outre de recueillir les fruits qui pourraient peut-être alimenter ton âme avide et éviter des souffrances inutiles ».

IV

30 mai 1908.

« Mes chers, je dois vous dire que je trouve en vous beaucoup de consolations ; je vois vos âmes illuminées de vérité. Je voudrais seulement que vous puissiez vous habituer rapidement à entendre la voix intérieure. Méditez là-dessus ».

(Louise fait remarquer qu'il veut peut-être dire par là l'inspiration).

On réplique : « Non, ce n'est pas l'inspiration, c'est absolument la voix intérieure.

Vous devez sentir en vous qu'elle forme nettement les paroles et vous répondez en vous-mêmes. Observez, mes chers, je vous en prie : faites qu'aucune sensation ne vous échappe. Méditez, c'est la base de la future sagesse ».

V

5 septembre 1908.

« J'ai dit une fois : je porterai 3 croix, mais une seule se verra. Vos yeux mortels et votre âme ne pourront voir les deux autres. Et à un de ceux qui m'écoutaient et qui me dit : « Maître, je regrette douloureusement l'obscurité de tes paroles ». Moi, je répondis : « A vous je dis : c'est obscur ce qui est profond. Seule, la lumière des siècles pourra éclairer mes paroles, et à vous je dis, je porterai 3 croix mais on n'en verra qu'une ». (Louise se lamente d'être fatiguée et demande qu'on laisse de côté l'histoire des croix et qu'on parle d'une question moins difficile).

Réponse : « Je voudrais continuer au contraire et essayer jusqu'à ce que je réussisse. Certes, de toutes les études, celle-ci est celle qui demande le plus de patience, de ténacité et surtout d'enthousiasme. L'enthousiasme, la magnifique flamme qui peut illuminer toutes ténèbres, est l'essence de cette étude, et tu le sais, Louise. Adieu, mes chers, encore patience, patience. Je le dis à toi Rocco, à toi, qui sais attendre ».

VI

25 février 1909.

« Je désire qu'il y ait discussion entre vous. En agissant comme vous faites maintenant, vous travaillez à moitié. Préparez votre âme ; j'espère que je pourrai vous donner beaucoup et que vous pourrez me donner beaucoup. En attendant, cherchez, je vous prie, votre âme, et pour cela je voudrais vous souhaiter la douleur et la lutte. Trop souvent

les hommes ne vivent pas complètement comme ils le devraient. Trop souvent ils ne sentent pas leurs âmes, qu'eux-mêmes relèguent dans les parties les plus profondes de leur être. Ecoutez-la mes chers et je vous répète encore : aimez la vie sous sa forme humaine. Adieu ».

VII

17 juin 1916.

Louise sentait qu'une communication serait venue ; elle a voulu tenter une séance, elle est restée presqu'une heure sous l'impression qu'on voulait parler, elle a senti comme un choc dans le cerveau. A la fin un mouvement de la main s'est produit et a écrit : « à demain ». Il est resté une chaleur notable à la tête avec une sensation de poids et de douleur.

Le lendemain 18 juin a eu lieu la communication dont je vous ai donné lecture dans le second chapitre.

Je crois devoir enfin mentionner trois autres messages très caractéristiques de la manière de notre communicateur :

En 1907, causant entre nous des précédents messages, nous nous demandions, sans poser d'ailleurs de question, pourquoi c'était à nous que de pareilles choses étaient dites ? Aussitôt le guéridon épela : « Soyez tranquilles sur votre sort, O vous qui croyez à la vérité de mes paroles. Il y en a beaucoup parmi vous qui ne pourront rien dans cette vie ; mais, semblables à la semence que l'on croit perdue et qui, transportée par le vent, va féconder les terres lointaines, les vérités que j'ai semées pour vous ne se perdront jamais. Vous les retrouverez là où vous attend la mission qui vous sera confiée ».

En 1908 nous reçûmes le message suivant :

« Il est nécessaire que vous fassiez l'analyse sincère des diverses impressions que produit en vous la lumière nouvelle qui cherche à vous éclairer. Je l'ai déjà dit : Repose-toi, mon âme, au sommet où tu es arrivée ?

« Je voudrais vous voir pénétrer dans votre âme, je voudrais que vous y fassiez revivre une à une toutes les diverses émotions qu'a suscitées en vous l'intuition du grand mystère.

« Je voudrais vous voir faire comme le voyageur intelligent : il s'arrête de temps en temps ; il embrasse rapidement du regard le chemin parcouru, non seulement pour en mesurer la longueur, mais encore et surtout pour grouper en une seule vision la diversité des beautés qu'il a contemplées. Il pourra ainsi les évoquer plus facilement avec le sens mystérieux du souvenir ».

En 1909, nous remarquions, toujours entre nous, et sans poser de questions, que les messages avaient tendance à s'espacer et à se raccourcir.

Voici alors la communication qui fut reçue :

« Vous me demandez encore des paroles, et pourtant je vous en ai dit beaucoup qui sont demeurées en vous à l'état de germes non encore levés.

« Ce n'est pas être sage de ne pas s'arrêter un instant à chaque pas que l'on fait, comme ce n'est pas être sage, lorsqu'on est arrivé sur une hauteur, de ne plus vouloir descendre. Les mille petites choses qu'on ne pourra plus voir de si haut sont pourtant nécessaires pour acquérir la vraie Sagesse qui seule peut porter à l'élévation suprême.

« Chaque illusion qu'elle perd donne à l'âme une nouvelle certitude.

« A Dieu, chers amis, derechef je vous souhaite la paix dans la lumière.

Messieurs, mon rôle me paraît terminé. J'ai répondu, dans la mesure du possible, aux questions d'ordre positif qui m'avaient été posées. Je dis *d'ordre positif* parce que plusieurs m'ont adressé des questions *d'ordre négatif* auxquelles je ne sais vraiment que répondre. Pourquoi n'ai-je pas fait telle ou telle chose ? Je ne me le suis même pas demandé à moi-même. Il s'agit dans le cas que je vous soumets, d'étudier ce que j'ai fait et observé, non ce que j'aurais pu ou dû faire.

On m'a beaucoup reproché, par exemple, de n'avoir pas procédé de la manière courante, en posant des questions au communicateur à chaque séance.

Le Dr Geley m'avait déjà présenté cette observation, lorsqu'en 1916, je lui fis part du cas.

Mais plus je réfléchis, moins je crois qualifié ce reproche. Les questions que j'aurais pu poser se posaient implicitement. Elles n'auraient fait que traduire verbalement mon état d'âme et l'état d'âme du médium. Nous avons eu, elle et moi, beaucoup de phases d'angoisses qui dominaient tout, qui déterminaient toutes nos forces d'intelligence et de cœur, et rendaient vraiment superflues les questions que nous aurions pu adresser à notre communicateur. Le médium a eu une vie très malheureuse et les occasions n'auraient certes pas manqué pour des messages de consolation ou de réconfort.

Il lui est arrivé, étant seule, d'implorer de telles

paroles et ce fut en vain. C'était en 1908 ; au moment d'une des périodes les plus dures de son existence. Un jour, à bout de forces, désespérée, elle cria sa douleur et, au milieu des larmes, évoquant son communicateur, elle lui dit : « Tu vois quelle vie est la mienne ! Je n'en peux plus, etc. ».

La réponse fut simplement : « C'est bien ! »

La malheureuse se révolta contre cette réponse cruelle, mais la deuxième réponse fut : « Oui, c'est bien ! S'il n'en était pas ainsi, tu ne serais pas celle que j'aime ! »

De mon côté, j'ai traversé des périodes extrêmes, soucis de tout ordre, public ou privé, social ou familial. Ces soucis absorbèrent toute ma pensée, et conditionnèrent pour ainsi dire toute ma mentalité. J'en donnerai, comme exemple, la période de 1910-1911, marquée par une épidémie de choléra.

Comme directeur de la santé publique du royaume d'Italie j'avais pris des mesures de prophylaxie générale, qui paraissaient tout à fait contraire aux mesures classiques, et j'avais assumé ainsi une formidable responsabilité.

J'étais seul, ou presque, contre tous. Vous pouvez en trouver la preuve dans le bulletin de l'Office International d'Hygiène Publique, et les procès verbaux du comité : dans ces conditions, vous pouvez imaginer quelles luttes j'eus à soutenir et aussi quelles préoccupations, quelle angoisse de tous instants ! Comme je n'ai pas craint de le déclarer, « j'avais osé, dans le laboratoire de la vie sociale, faire ce que les savants osent dans les laboratoires scientifiques ».

Et cela, je le répète, seul contre tous ; l'opinion publique, en Italie, les autorités gouvernementales

et communales, jusqu'à une partie du corps médical, étaient contre moi : Les hautes sphères gouvernementales ne me soutenaient qu'avec hésitation. Les diplomates étrangers mêmes s'agitaient. L'un d'eux avait voulu prendre l'initiative d'une protestation diplomatique collective contre les systèmes employés par mon administration sanitaire dans la lutte anticholérique !

Dans ces conditions, dans un tel état d'âme, avais-je besoin, Messieurs, je vous le demande, de poser des questions ? Non évidemment. Cet état d'âme était de lui-même la plus éloquente des questions.

Bien entendu, le médium partageait sans doute l'émotion générale ; elle n'ignorait rien des campagnes de presse faites contre moi, et, bien que je ne lui en parlasse jamais, elle comprenait sûrement mes soucis. Eh bien, pas un mot, pas une allusion à ces terribles soucis dans les communications de cette époque ; et plus tard, pendant la guerre et après le deuil de Louise, il n'y eut pas de paroles de réconfort.

Dans l'été 1911, au plus fort de la lutte que je soutenais, voici le simple message qui arriva :

« Je suis en vous ; faites que votre hôte retrouve ses dons dans votre maison ».

Messieurs, permettez-moi, en terminant, de déclarer que, dans le cours de mes expériences, j'ai fait tout ce que je pouvais pour éviter toute illusion ou toute cause d'illusion.

Je comprendrais parfaitement, néanmoins, qu'il subsistât en vous quelques doutes à ce sujet. Non seulement je le comprendrais mais le contraire m'étonnerait ; bien que personne d'entre vous ne

m'ait fait part de ces doutes sous forme même de questions supplémentaires.

Pour vous faire bien comprendre mon état d'esprit, je ne puis mieux faire que de vous donner connaissance d'une discussion que j'avais eue avec M. le Professeur Chiapelli, sénateur du royaume d'Italie.

Je lui avais communiqué confidentiellement dans l'été de 1916, les points essentiels de ce cas de médiumnité et il avait vivement insisté auprès de moi pour me décider à le porter à la connaissance du public.

Je lui objectais que tel n'était pas mon avis, certaines de ces choses, lui disais-je, n'ont de valeur réelle que pour moi, parce que moi, dans mon for intérieur, après toutes sortes d'enquêtes subjectives, j'avais dû reconnaître la vérité de ce qui à moi-même devait paraître invraisemblable ! Mais comment ferais-je pénétrer ma conviction dans l'esprit de qui que ce soit ? Qui, par exemple, pourrait croire à mon ignorance absolue et à celle du médium des incidents d'office ou de politique dont il est question dans les communications ? Qui consentirait à admettre avec moi, que je ne pouvais pas connaître ces incidents ?

Une autre raison, ajoutai-je, venait encore fortifier ma résistance à la publication du cas, c'était l'observation faite par M. Chiapelli que certaines communications « paraissent (je cite ses propres paroles) échapper à toutes possibilités d'interprétation en dehors de celle de la présence et de l'intervention d'une entité spirituelle ». Je pensais que, en face d'une conclusion aussi formidable dont la possibilité était ainsi envisagée les savants avaient non

seulement le droit, mais le devoir de résister à toute extrémité. Dans un pareil cas, la meilleure, la première arme à employer par eux était naturellement le doute.

Qu'objecter alors, au doute de ce genre ? Opposer ma bonne foi, la voix de ma conscience plusieurs fois sincèrement interrogée et fidèlement écoutée ? Pareille monnaie ne pouvait avoir cours !

Voilà, Messieurs, ce que je pensais alors et ce que maintenant encore, je ne puis écarter entièrement de ma pensée. J'ai donc été surpris, je ne vous le cache pas, qu'aucun de vous n'ait poussé sa critique au point où je l'avais poussée spontanément. Vous avez tous compris, et je vous en remercie, que j'avais fait tout mon possible pour ne pas me tromper moi-même.

CONCLUSIONS

DU

Docteur G. GELEY

DIRECTEUR DE L'INSTITUT MÉTAPSYCHIQUE INTERNATIONAL DE PARIS

SUR LES DEUX CONFÉRENCES

DU

PROFESSEUR SANTOLIQUIDO

LE CAS DE MÉDIUMNITÉ INTELLECTUELLE DU PROFESSEUR SANTOLIQUIDO ET L'HYPOTHÈSE SPIRITE (1)

Le Professeur Santoliquido était, jusqu'en 1906, un matérialiste convaincu.

Titulaire du Ministère de la Santé Publique du royaume d'Italie, fondateur de l'Hygiène Publique Internationale, extrêmement absorbé par ses hautes et difficiles fonctions, il semblait vraiment « cuirassé contre n'importe quelle attaque à caractère sentimental ou poétique ». De plus, son éducation purement matérialiste (celle de tous les médecins de son âge) lui avait laissé une empreinte qui semblait indélébile. Il ignorait entièrement la métapsychique, et toute allusion aux phénomènes médiumniques lui faisait simplement hausser les épaules.

Treize ans plus tard, en 1919, dans la force de l'âge et l'épanouissement de sa grande intelligence, le Professeur Santoliquido jouait un rôle prépondérant dans la fondation de l'Institut Métapsychique International et son Comité le choisissait comme président.

Entre ces deux dates, 1906-1919, que s'était-il passé ? Quelle avait été l'origine de la révolution complète survenue dans la mentalité du Professeur ? Etait-ce, comme pour tant d'autres, un deuil causé

(1) Article publié dans le n° 2, 1922, de la « Revue Métapsychique ».

par la guerre ; un grand chagrin venu brutalement bouleverser toutes les idées reçues ? Nullement : c'était purement et simplement l'*enseignement des faits*. Le Professeur Santoliquido n'avait pas subi, n'aurait pas pu subir une révolution morale d'ordre sentimental. Mais, par contre, habitué à observer les faits, il ne pouvait plus refuser son attention au phénomène métapsychique après avoir eu l'occasion, inattendue et non cherchée, de le constater.

Mis en présence d'un cas remarquable et complexe de médiumnité intellectuelle, il l'étudia, d'abord un peu malgré lui et avec scepticisme ; puis au fur et à mesure que sa méfiance se dissipait, avec un intérêt croissant.

Cette étude, il put la poursuivre pendant plusieurs années au sein de sa propre famille, sans être rebuté par les difficultés et les aléas que comporte la médiumnité physique ; sans être détourné ou distrait de sa haute mission scientifique et gouvernementale.

Le Professeur observa tout d'abord dans des conditions qui lui donnaient une certitude absolue, le phénomène de lecture de sa propre pensée par la personnalité médiumnique. Cette première constatation, si inattendue, le bouleversa totalement.

Puis, il dut reconnaître que la personnalité médiumnique avait une autre faculté, plus révolutionnaire encore que la capacité de lecture de pensée : celle de lucidité, lucidité dans le présent et même dans l'avenir.

De plus elle transmettait, par le canal du médium, des messages d'une élévation remarquable et d'une grande beauté, messages dont les idées et le style n'avaient rien de commun avec ceux du médium ni avec ceux du Professeur.

Pendant plusieurs années et avec une constance remarquable, les phénomènes se déroulèrent, comme s'ils étaient produits et dirigés par une entité bien caractérisée, autonome et distincte en apparence du médium.

Le Professeur comprit alors que la médiumnité pose un immense problème scientifique et philosophique ; que tout esprit élevé a non seulement le droit mais le devoir impérieux de se préoccuper de ce problème. Il conforma sans hésiter sa conduite à sa conviction, étudia la métapsychique et mit résolument, au service de la science nouvelle, ses hautes facultés d'organisateur et d'animateur.

Dans ses deux conférences publiées dans les numéros 7 et 8 de la *Revue Métapsychique*, le Professeur s'est borné systématiquement à exposer les faits, en écartant toute tentative d'interprétation.

Nous allons, à notre tour, examiner ce cas remarquable et nous demander quelle est la conclusion philosophique qu'il comporte.

Nous ne reviendrons pas sur les discussions théoriques pour ou contre l'hypothèse spirite.

Je me placerai simplement au point de vue auquel j'étais arrivé et qui est le suivant :

« La métapsychique démontre que la conception matérialiste-organo-centrique est fausse ; que la survivance de l'individualité pensante, à la mort de l'organisme, est non seulement possible, mais vraisemblable.

« L'examen d'un cas donné, pour ou contre l'hypothèse spirite, doit donc être fait simplement à la lumière du bon sens ».

Nous nous demanderons uniquement si, dans le cas Santoliquido, le calcul de probabilité basé sur

le bon sens est favorable ou contraire à l'hypothèse d'une action spiritique.

Disons-le immédiatement : le jugement peut être tout à fait différent, selon qu'on considère ce cas analytiquement ou synthétiquement, dans ses détails successifs ou dans son ensemble.

A notre avis, il est possible (et même facile) d'expliquer tous les épisodes, pris séparément, par les facultés supranormales du médium.

Mais, lorsque l'on réunit ces épisodes pour une interprétation d'ensemble, on ne peut s'empêcher d'être frappé de l'allure nettement spiritoïde du cas.

Ces deux points doivent être bien mis en valeur, si l'on veut se faire une opinion vraiment rationnelle et conclure avec méthode.

ETUDE ANALYTIQUE

Si nous considérons, l'un après l'autre, chacun des épisodes, nous sommes naturellement portés à les expliquer par des facultés subconscientes et supranormales du médium.

Le fait des questions mentales recevant une réponse adéquate peut, de toute évidence, relever d'une communion mento-mentale étroite entre le Professeur et le médium Louise.

Rien de plus élémentaire que de supposer, entre elle et lui, un lien télépathique, un « rapport » comparable à celui qui unit un magnétiseur à son sujet. Le fait que la volonté consciente du Professeur n'intervient pas n'est pas une objection suffisante ; on peut légitimement supposer une collaboration subconsciente infiniment plus puissante qu'un rapport conscient, laquelle aboutirait au merveilleux résultat qui nous a été exposé.

On conçoit comment les préoccupations, même latentes et subconscientes, du Professeur, peuvent avoir, sur le mental de Louise, une répercussion, qui se traduit dans le mécanisme de la table parlante ou de l'écriture automatique.

Si la réussite des expériences tient à une collaboration subconsciente du Professeur et du médium, on admettra que les liens de famille et d'amitié ont sans doute, sinon créé, du moins considérablement facilité cette télépathie.

Les divers épisodes de la médiumnité de Louise sont tous explicables isolément sans l'intervention de l'hypothèse spirite.

Prenons l'un de ces épisodes les plus curieux :

En octobre 1906, à l'une des époques de sa vie où le professeur Santoliquido était le plus absorbé par son œuvre d'organisation sanitaire, il posa pendant une séance, une question tout à fait étrangère à ses travaux habituels. Il reçut la réponse suivante : je répondrai à ta question ; mais d'abord, « dis-moi : « quand veux-tu achever la pratique relative à l'orga- « nisation de la défense maritime contre la peste ? »

Cette sortie était tout à fait inattendue et le sujet était en dehors de la pensée consciente du Professeur qui savait pertinemment que son œuvre, d'une importance capitale, était achevée. Il fut profondément surpris de constater, après vérification, que l'Entité avait raison et que la pièce capitale du dossier, par l'oubli inconcevable d'un employé, n'avait pas été envoyée à la comptabilité.

Le fait est, en apparence, merveilleux. Pourtant son explication, par nos connaissances actuelles, est possible :

Lorsqu'on prépare une entreprise importante et qui tient profondément à cœur, on est obsédé par la pensée de n'avoir pas fait tout le nécessaire ou par la crainte d'un imprévu qui vienne entraver le projet.

Le Professeur savait son œuvre achevée et n'avait pas de préoccupation raisonnée et consciente à son sujet, mais inconsciemment,une crainte, même illogique, un doute, même irraisonné, avait pu se glisser en lui, et grossis, mis en évidence par le mécanisme de la communication médiumnique, ils se seraient traduits par l'affirmation catégorique de l'Entité.

On pourrait aussi, dans ce cas, faire intervenir la cryptomnésie : supposer que le Professeur, accablé d'ailleurs de préoccupations et de travaux, avait pu recueillir inconsciemment, soit à son office, soit à la comptabilité, des indices subtils le mettant en garde contre l'oubli commis ; mais qu'il n'avait pas prêté d'attention consciente à ces indices, dans la conviction raisonnée qu'il avait de l'achèvement de son œuvre sanitaire.

Ces diverses réflexions ont, naturellement, été formulées à juste titre par plusieurs des lecteurs de la première conférence du Professeur.

Les autres cas de révélations inattendues s'expliqueraient d'une manière analogue :

Quand la table annonce que François vient de rentrer, alors qu'on ne l'attendait pas, on peut supposer que les sens hyperesthésiés du médium ont eu

connaissance de son approche ; ou bien que le professeur, inconsciemment, avait deviné ou prévu, à quelques indices normalement inappréciables, le désir de François de rentrer avant l'heure indiquée. On peut enfin croire à une répercussion de la pensée de François sur celle du médium.

Quand le médium annonce la visite d'une personne venant demander une recommandation au Professeur pour M. Titoni, il est permis de penser que le médium, devant le caractère insolite de cette visite (le Professeur ne recevant jamais chez lui) en a deviné le but ; grâce à l'exaltation de ses facultés intellectuelles ; ou bien, plus simplement, qu'il a lu dans la pensée du visiteur.

Si nous passons aux faits de lucidité dans l'avenir, nous pouvons mettre en avant des considérations analogues.

Tout d'abord, certains de ces faits n'ont peut-être à la rigueur rien de commun avec la lucidité :

Les prévisions relatives à la guerre austro-italienne, à l'incident de M. Giolitti, à une crise ministérielle inattendue, etc..... peuvent s'expliquer par la justesse et la finesse de jugement du professeur, par son « flair politique », si l'on ose s'exprimer ainsi, mis en relief par le mécanisme de la médiumnité.

La prédiction de la nomination du Professeur au Conseil d'Etat ne sortait pas des bornes d'une prévision logique, et la date annoncée peut n'être qu'une coïncidence.

Parler ainsi ne veut pas dire que la lucidité n'est pas en jeu dans les épisodes précédents, mais simplement qu'elle ne s'impose pas comme une hypothèse indispensable.

Il en est autrement, par contre, dans la prédiction relative à l'avenir de François.

Il serait vraiment excessif d'invoquer, pour se tirer d'affaires, des inquiétudes subconscientes du Professeur. Il y a, dans ce cas, une telle complexité d'événements malheureux, événements de santé, de famille, de situation professionnelle et artistique, qu'on est bien obligé de conclure à une véritable divination.

Il est fort regrettable que le professeur n'ait pas pu, pour des raisons personnelles, faire part aux lecteurs des détails extraordinaires de cette prédiction. Il a bien voulu me les confier et je puis du moins ajouter mon témoignage au sien : il était impossible, en 1906, de prévoir logiquement aucun des événements néfastes réalisés dans les années qui suivirent et même d'en avoir l'idée. Il y a là un cas formel et complexe de lucidité dans l'avenir.

Mais la lucidité, comme la communion mentomentale, n'infirme nullement — est-il besoin de l'affirmer ? — l'hypothèse spirite.

Passons maintenant aux messages. Lorsqu'on les considère isolément le fait qu'ils renferment des enseignements philosophiques contraires aux idées du Professeur et aux idées du médium (ou aux miennes, dans les cas où je suis intervenu), ne saurait être la preuve formelle d'une origine extrinsèque.

Sans doute, il est toujours troublant de voir la personnalité médiumnique faire preuve d'une volonté propre et soutenir des opinions diamétralement opposées à celle du médium ou des expérimentateurs. Mais il ne faut pas oublier que

le dédoublement de la personnalité avec toute sa complexité, s'observe souvent en dehors du médiumnisme. On peut voir des personnalités secondes non seulement très différentes de la personnalité normale, mais aussi hostile à cette dernière (1).

Quand donc, dans le médiumnisme, l'Entité manifeste une volonté ou des opinions contraires à celles du médium, il n'est pas démontré que son origine ne soit pas subconsciente.

Cette explication est surtout plausible pour les enseignements philosophiques du médiumnisme :

Nos opinions sont éminemment sujettes à variation ; et elles varient le plus souvent sous l'influence d'un travail inconscient, latent et inaperçu ; de sorte que l'expression de notre pensée n'est pas toujours adéquate à notre pensée véritable, intime et profonde. Il est donc possible que le médiumnisme fasse simplement ressortir, avec une évidence troublante, l'importance de ces modifications, de ces évolutions psychologiques latentes.

On sait que Stainton Moses, qui écrivait automatiquement des enseignements absolument opposés à ses idées et à son éducation dogmatique, n'a pu s'empêcher, malgré l'allure nettement spiritoïde de ses messages, de s'écrier un jour : « Qui sait si les réponses que je reçois ne sont pas simplement celles de mon propre esprit s'interrogeant lui-même ? »

En résumé, tous les épisodes du cas Santoliquido peuvent s'expliquer sans l'intervention de l'hypothèse spirite. On doit tout d'abord, nettement et formellement le reconnaître. Nous verrons néan-

(1) Il est vrai que, dans ces cas, on peut se demander si le sujet n'est pas purement et simplement un médium.

moins que ces interprétations analytiques ne sont simples qu'en apparence ; que, si l'on va au fond des choses, elle se compliquent d'autant plus qu'on l'approfondit davantage.

ÉTUDE SYNTHÉTIQUE

En dépit de leur logique apparente,les arguments précédents (auxquels on pourrait en ajouter d'autres encore) n'emportent pas la conviction immédiate et définitive. Pourquoi ?

Simplement parce que ce sont des arguments d'ordre analytique.

En philosophie, toute interprétation basée sur un processus purement analytique est immédiatement sujette à caution.

Prendre des faits ou des séries de faits, les écarteler et les disséquer pour en étudier les lambeaux isolés, sans vue d'ensemble, c'est faire, le plus souvent, au point de vue philosophique, œuvre stérile et vaine.

Il est facile de montrer que, si l'on considère l'observation du professeur Santoliquido en bloc, d'une manière synthétique, l'impression est toute différente. L'hypothèse spirite, éliminée dans la systématisation analytique, s'impose, non comme une certitude, non pas même comme une probabilité, mais du moins comme une possibilité dont on ne peut nier le caractère de vraisemblance.

Que le caractère de vraisemblance spiritoïde soit ou ne soit pas illusoire, il est nécessaire de le mettre en valeur avant de tenter de conclure.

Se contenter de parler des phénomènes, de les discuter ou de les interpréter sans tenir compte de

l'allure générale spiritoïde qu'ils comportent, ce serait les dénaturer.

Cette allure générale spiritoïde ressort, à un examen synthétique, d'une double constatation :

1° ***Tous les épisodes, sans exception, comme les messages reçus, relèvent d'une idée directrice générale. Ils semblent impliquer un plan ; tracé d'avance dans ses grandes lignes et religieusement observé ;***

2° ***Cette idée directrice est celle d'une personnalité médiumnique ayant toutes les apparences de l'indépendance et de l'autonomie. Les caractéristiques de cette personnalité sont à la fois originales et permanentes.***

1° Idée directrice et plan

Cette idée directrice, ce plan, sont visibles dès l'origine jusqu'à la fin.

Tout d'abord, les faits médiumniques offerts à l'attention du professeur Santoliquido étaient bien ceux qui devaient le frapper le plus.

Ils semblent avoir été choisis et présentés dans un ordre logique et systématique.

Le premier épisode, celui qui, si l'on se reporte à ce que dit le Professeur dans sa deuxième conférence, a eu une si grande influence sur sa conversion au métapsychisme, est vraiment sensationnel. Il était de nature à démontrer, du premier coup au Professeur :

a) Que ses pensées les plus secrètes étaient connues de la personnalité médiumnique, laquelle lisait en lui comme dans un livre ouvert.

b) Que la personnalité cependant avait sa volonté et son jugement très distincts de la volonté et du jugement du Professeur. Elle appréciait les choses

tout autrement que lui et faisait des prédictions néfastes qui échappaient absolument à toute prévision logique du Professeur.

c) Plus tard, les événements démontrèrent que la Personnalité avait raison et que ses prédictions étaient vraies ; par conséquent que la Personnalité voyait mieux et plus loin que le Professeur, soit qu'elle jugeât sur des éléments d'information qui échappaient à ce dernier, soit qu'elle fut douée de la mystérieuse faculté de clairvoyance dans l'avenir.

Il y avait donc, pour le Professeur, matière à réflexion *immédiate* dans le fait de la communion mento-mentale établie et démontrée entre la personnalité et lui ; et à réflexion *ultérieure et tardive*, au fur et à mesure du développement des événements prédits.

Il faut noter aussi que l'idée du Professeur de poser des questions mentales a positivement *été suggérée* par la Personnalité. A la première séance à laquelle il assistait, la Personnalité avait dit : « Il ne croit pas à mon existence ; il ne croit pas que je puisse lire dans d'autres pensées ! » Dès le lendemain le Professeur, intrigué, posa naturellement ses sept questions mentales.

Le premier épisode fut donc capital. La brèche était ouverte dans le bastion mental du Professeur et les autres épisodes n'ont fait que parachever le travail commencé.

Le Professeur savait maintenant que la Personnalité pouvait lire dans sa pensée. Elle allait dorénavant lui prouver qu'elle connaissait des événements qu'il ignorait et avait des moyens de connaissance plus étendus que les moyens sensoriels normaux ; qu'elle savait ce que le médium et le Professeur ne connaissaient pas et ne pouvaient pas connaître.

Ces connaissances inattendues se révèlent dans la plupart des épisodes ultérieurs : les révélations relatives à l'inconcevable oubli qui eut pu faire échouer l'œuvre d'organisation sanitaire du Professeur ; l'indication d'aller immédiatement à son bureau où, effectivement, on l'attendait avec la plus grande anxiété : l'avertissement inattendu de ne pas s'absenter pendant une certaine semaine, parce que le Président du Conseil aurait besoin de lui ; l'annonce d'une crise ministérielle imprévue, avec mise en garde contre une proposition dangereuse ; les cas où l'Entité calme ses légitimes inquiétudes ; la prédiction à date fixe de sa nomination au Conseil d'Etat ; la prévision relative à la déclaration de guerre de l'Italie à l'Autriche.

Mais c'est surtout dans la prédiction relative à l'avenir de François que se révèle, dans toute son ampleur, la haute vision de la Personnalité.

Au moment où cette prédiction fut faite, en octobre 1906, rien, absolument rien, on ne saurait trop le répéter, ne pouvait laisser pressentir les tristes événements qui allaient se déchaîner. Tout au contraire, raisonnement logique, induction rationnelle, espérances légitimes et conformes aux circonstances, faisait espérer un avenir heureux et en imposait même la certitude.

Pour deviner et prévoir l'avenir néfaste qui s'est en effet réalisé, il fallait la vision supérieure de l'Entité, laquelle savait, elle, ce que ni François, ni Louise, ni le Docteur ne pouvaient même soupçonner.

Si nous envisageons maintenant les faits postarieurs, ceux qu'a exposés le professeur Santoliquido dans sa seconde conférence, nous verrons le caractère très spécial de l'Entité intégralement maintenu.

L'idée directrice, soit dans les épisodes, soit dans les messages, reste toujours identique à elle-même. « Dans tout le cours de la médiumnité de Louise, dit le professeur Santoliquido, la qualité et la caractéristique des messages sont restés identiques. Leur valeur intrinsèque n'a jamais varié. Elle a toujours été celle des exemples que je vous ai lus, telle que celui qui dit : « Je ne veux que toi, ô mon âme etc., etc. », et qui est de décembre 1906.

« En ce qui concerne l'origine de ces messages, je n'ai rien à ajouter à mon exposé ; je répète que Louise n'a jamais évoqué le communicateur ».

La direction générale très constante de la médiumnité de Louise est bien marquée dans certains incidents que nous rapporte le récit du professeur.

« Vers la fin de 1910, nous est-il dit dans ce récit, nous étions toujours au même point. Devant la rareté croissante des messages, nous eûmes la pensée que peut-être il serait bon d'employer notre temps à revoir et à classer tout ce que nous avions obtenu jusqu'à présent ». Ce projet était à peine formulé, que le message suivant fut donné : « Attendez pour cela 5 ans environ encore ». Pourquoi ? demandâmes-nous.

Réponse : « Parce qu'alors, je donnerai des documents plus important ».

En effet, ces documents furent donnés en 1916 et 1917.

On le voit, l'idée directrice dans tous le cours de la médiumnité de Louise, se retrouve avec les mêmes caractères. Aucun des épisodes, aucun des messages n'échappe à cette direction, qui révèle une volonté ferme prévoyante et sûre.

Tout se passe comme si l'ensemble des phénomènes avait eu pour but de guider le professeur au point où il est arrivé en effet : à s'intéresser de toute son âme à la métapsychique et à lui consacrer une large part de son activité.

2° Etude psychologique de la personnalité médiumnique

L'étude psychologique de la personnalité doit être faite avec soin. Nous considérerons successivement :

a) Les idées et le style des messages ;

b) Les jugements et les sentiments qui y sont contenus.

a) Idées et style

Ce qui caractérise les messages, c'est une grande élévation intellectuelle et morale baignée dans un mysticisme un peu nuageux semi-panthéiste, semi-chrétien.

Le style est toujours noble, élégant, parfois un peu obscur ou emphatique, parfois sublime.

Il n'y a aucun rapport entre le style et les idées de la personnalité et le style et les idées du médium, ceux du professeur ou les miens.

Le professeur Santoliquido est tout l'opposé d'un mystique. Il n'a, non plus, rien d'un métaphysicien ni d'un poète.

Il ne s'égare jamais dans les abstractions ; n'a au-

cun goût pour les fantaisies imaginatives. Il reste toujours étroitement cantonné dans le domaine des faits. Ses écrits sont précis, mesurés. Il ne prononce ou n'écrit que les paroles strictement indispensables à l'expression de sa pensée ; il évite les développements littéraires ou esthétiques.

La personnalité, au contraire, pense comme un métaphysicien ou un poète et parle comme un prédicateur ? Elle n'a rien d'un savant.

Pour le médium, le contraste est aussi marqué, quoique naturellement moins évident. Louise a la sensibilité d'une femme intelligente et bonne. Mais elle est extrêmement modeste. Elle se sait incapable d'écrire dans le style des messages.

Elle n'a pas d'inclination au mysticisme.

Les idées philosophiques du Professeur et du médium étaient originellement empreintes de convictions matérialistes. Ni l'un ni l'autre ne croyaient à la survivance, et la question religieuse était surtout hors de leurs préoccupations.

En somme la Personnalité médiumnique est aussi différente d'eux-mêmes qu'il est possible.

En ce qui me concerne, les lecteurs de mon livre : *De l'inconscient au conscient*, auront saisi de suite les divergences de ma pensée d'avec celle de la Personnalité? Ces divergences sont d'ailleurs expressément mentionnées dans plusieurs messages. Le style de ces derniers n'a pas la moindre analogie avec le mien.

b) Jugements et sentiments

L'opposition si marquée, pour le style et les idées, entre la personnalité, le médium et les expérimentateurs, l'est encore davantage dans le domaine des sentiments, dans les jugements sur les choses et les événements. Ces divergences ont naturellement frappé vivement le Professeur et il s'est efforcé de les faire ressortir.

Elles se remarquent en tout :

En ce qui concerne les *soucis professionnels et scientifiques* : La personnalité semble s'en désintéresser. Jamais aucun conseil, aucun avis. Par exemple : le Professeur se donne tout entier à la préparation d'une conférence sanitaire internationale qu'il jugeait de la plus haute importance. La Personnalité écrit dédaigneusement : « Les affaires « concernant le Professeur sont en bonne voie. J'en « suis content pour lui. Je dis pour lui parce que, « pour moi, je pense que des conférences internatio- « nale devraient désormais se tenir pour des su- « jets plus importants » !

Le Professeur a raconté aussi avec émotion combien, lors d'une épidémie de choléra, il était aux prises avec mille difficultés, accablé de soucis et d'angoisse, écrasé sous les responsabilités qu'il avait prises, sans soutien, luttant contre l'hostilité générale. Pendant cette période ardue, il n'avait eu, de la Personnalité, ni une parole d'encouragement, ni le moindre conseil.

De même pour les soucis de la guerre : « Il me paraît indispensable, écrit le Professeur, de faire ressortir le contraste qu'il y avait entre l'état moral et mental du médium, pendant ces années d'angoisses, et l'état moral et mental qui se révélait dans les communications.

« Tout se passait comme si les messages étaient inspirés par une intelligence jugeant les choses à un tout autre point de vue que nous et planant au-des-

sus de nos soucis, de nos craintes et de nos espérances.

Il en résultait que chaque message, à ce point de vue, apportait au médium et à moi une grande déception. Nous espérions, nous sollicitions, de toute la force de notre âme, une phrase d'encouragement ou d'espoir et cette phrase ne venait jamais ! »

Même remarque pour les *soucis et deuils de famille*. Le médium perd, au début de 1918, son fils aîné, qu'elle adorait. Depuis lors, jamais, dans les messages, une parole de consolation. Dans toutes les périodes d'une existence malheureuse, elle n'eut pas à compter sur l'aide sentimentale de la Personnalité.

En somme la Personnalité se désintéresse de tout ce qui, pour le médium et les expérimentateurs, est capital.

Même au point de vue philosophique, elle ne daigne pas discuter.

Qu'on remarque, par exemple, la leçon infligée aux expérimentateurs au sujet des précisions qu'ils demandent sur son identification. Elle avait affirmé solennellement, une première fois, son existence autonome. Sollicitée de préciser davantage et de renouveler son affirmation elle dit simplement : « Chers, vous me faites pitié ! Je vous bénis ! » Et il est clair que toute nouvelle affirmation eût été bien inutile et n'aurait pas eu plus de portée que la première.

Est-il possible de tirer, de l'étude analytique et synthétique du cas rapporté par le professeur Santoliquido, une conclusion philosophique formelle et définitive ? Evidemment non. La discussion entre partisans de l'hypothèse spirite et partisans de l'hypothèse subconscientielle pourrait s'éterniser sans grand profit. Notre intention personnelle n'est pas de prendre parti.

Nous avons simplement voulu montrer qu'il ne suffit vraiment pas de dire : » Tout peut s'expliquer par les facultés supranormales du médium ». Cela est vrai, à la rigueur ; mais ce qui n'est pas moins vrai, c'est que nous ne nous trouvons pas en présence d'une série d'épisodes ou de manifestations désordonnées. Un lien très sûr relie ces épisodes et ces manifestations. Une volonté très ferme intervient, prépare, prévoit, réalise. Cette volonté a son but, ses plans, ses idées à elle et ce but, ces plans, ces idées qui se révèlent peu à peu, semblent bien avoir existé dès l'origine et n'avoir rien laissé au hasard.

En résumé, tout se passe comme si les phénomènes étaient dus à une Personnalité très caractérisée, et comme si cette Personnalité avait bien comme elle l'affirme, une existence autonome, distincte de celle du médium et de celle des expérimentateurs.

Sans doute, cette impression peut être illusoire ; mais elle a le mérite de la netteté et de la précision. Avec cette hypothèse, tout est simple et clair. En dehors d'elle, l'explication générale du cas du professeur Santoliquido est, en réalité, si l'on ne se contente pas de recouvrir les faits d'une étiquette, si l'on va au fond des choses, d'une extrême complication.

Ce n'est pas une hypothèse unique qui est nécessaire et suffisante ; il faut une *série d'hypothèses dont aucune n'est démontrée, dont chacune est peu vraisemblable :*

1° Hypothèse d'une Personnalité subconsciente

du médium n'ayant pas de rapport d'idées ni de sentiments avec la Personnalité consciente ;

2° Hypothèse d'une communication télépathique extrêmement puissante entre le Professeur et le médium.

3° Hypothèse de communion télépathique, non seulement entre le médium et le Professeur mais aussi entre le médium et des personnages très divers, souvent inconnus de ce dernier.

François, le visiteur inconnu venu solliciter une recommandation ; l'employé négligent qui a oublié une pièce capitale dans le dossier à lui confié ; le Président du Conseil qui prend à l'improviste la décision de faire appeler, d'une manière tout à fait inattendue, le Professeur : le personnage qui vient faire au professeur une proposition dangereuse, etc. Il ne s'agit plus de télépathie entre deux personnes unies par des liens d'amitié, mais de télépathie presque universelle et s'exerçant sur toutes les personnes qui viennent au contact du médium !

4° Hypothèse non seulement de communion télépathique du médium au professeur, mais de capacité, par le subconscient du médium, de puiser à discrétion dans le subconscient du Professeur.

Pour prendre un exemple, essayons d'expliquer d'une manière précise et détaillée, d'analyser le processus de l'épisode de la pièce oubliée dans le dossier. Nous allons voir à quelle complication nous avons à faire face.

a) Le Professeur recueille des indices subtils qui ont échappé à son attention consciente, sur l'oubli commis par son employé.

b) Ces indices subtils passent dans le subconscient du Professeur qui les enregistre.

c) Le subconscient du médium, par télépathie, les lit dans le subconscient du professeur.

d) En possession de ces renseignements, le subconscient du médium devine la vérité ; il l'expose par le mécanisme de la table parlante, et le fait ainsi parvenir à la conscience du professeur.

C'est déjà bien compliqué ; mais si maintenant, au lieu d'un seul épisode, nous envisageons la quantité et la variété des faits rapportés par le Professeur, la complexité des explications subconscientielles n'a vraiment plus de limites.

Comme nous l'écrivait récemment un de nos correspondants, M. Baddeley (M. Baddeley, Glyn mansions, Addison Bridge, London W 14), il faut admettre que « le subconscient du médium va puiser « dans le subconscient de l'expérimentateur tout le « matériel nécessaire pour créer une représentation « dramatique et véridique ; puis, par des facultés « de lucidité formidables, fouille dans le subcons- « cient d'autres personnes qu'il ne connaît pas, et « devine même des choses que personne ne connaît ! « il faut admettre aussi que ce subconscient omnis- « cient du médium sait faire un choix juste et cor- « rect parmi tous les éléments contenus dans le sub- « conscient d'autres individus !

« Ce n'est pas tout : le rôle du médium est, on le « sait, *un rôle passif*. Le médium dans les expérien- « ces télépathiques est un « récepteur » passif. *Le « rôle actif serait donc joué par l'expérimentateur.* Ce « serait le subconscient de ce dernier qui créerait « en réalité, dans son entier, et la personnalité en « jeu et les drames destinés aux représentations mé- « diumniques, soit qu'il fouille dans ses propres « souvenirs cryptomnésiques, soit qu'il aille puiser

« dans le subconscient d'autres personnes. Puis, « cette personnalité créée, cette récolte faite, il de- « vrait les communiquer télépathiquement au mé- « dium. Ce dernier, ensuite, mettrait au jour, pen- « dant la séance, ce qui lui a été fourni inconsciem- « ment par l'expérimentateur, au grand étonnement « du conscient de ce dernier ».

Cette complication est vraiment déconcertante et peu vraisemblable. Il faut ajouter qu'on ne comprend guère le pourquoi ni le but de la tromperie du Subconscient, vis-à-vis du Conscient, en ce qui concerne l'hypothèse spirite. Quoi, la subconscience est capable des merveilleuses capacités que nous venons d'exposer ! Elle peut tout et elle sait tout !

Mais sur un seul point, elle se trompe ou elle nous trompe : c'est sur sa véritable nature : Pourquoi cette erreur grossière et constante ? Pourquoi ce mensonge inexplicable ?

Remarquons bien qu'il ne s'agit pas là « d'automatisme » lucide. Nous avons vu que la Personnalité avait initiative, volonté, esprit critique. Elle communique ce qu'elle veut communiquer, et pas autre chose : qu'on se rappelle ses restrictions dans les messages du début : « Je sais ce que je dois taire ! » Ces restrictions, s'il s'agissait d'automatisme, seraient incompréhensibles, tandis qu'elles s'expliquent d'elles-mêmes par le fait de la sélection d'une intelligence libre et réfléchie. Pourquoi et comment, encore une fois, cette intelligence libre, réfléchie, aussi vaste que lucide, se tromperait-elle ou mentirait elle sur la question de son identité ?

Elle a montré qu'on pouvait avoir confiance en elle. Quand donc elle affirme solennellement son existence autonome, il devient vraiment difficile de

nier systématiquement cette existence. *Le doute,* tout au moins, *un doute très sérieux* s'impose aux adversaires les plus résolus de l'hypothèse spirite.

Ce sera là, me semble-t-il, la seule conclusion que l'on puisse scientifiquement proposer.

Dr G. Geley.

SÉANCE COMMÉMORATIVE
DE LA MORT DU DOCTEUR G. GELEY

DISCOURS

DU

Professeur SANTOLIQUIDO

MESSIEURS,

Geley n'est plus.

L'homme de bien, l'éminent savant est disparu. Il nous manque, il manque à sa famille. Au fond de notre âme nous sentons douloureusement son absence.

Il manque à l'Institut Métapsychique qui fut sa création, et qui, quoi que nous fassions, va rester, de ce fait, cruellement atteint. Ces mots ne sont pas exagérés, Messieurs ; ceux au nom desquels je les prononce, ceux qui doivent recueillir l'héritage de Geley, et le remplacer dans sa grande tâche, constatent aujourd'hui plus que jamais, depuis qu'il n'est plus parmi nous, combien Geley avait rempli son œuvre de sa personnalité, et combien il avait imprégné de son esprit profondément scientifique, entendant ici ce dernier mot dans le sens auguste et presque religieux que lui donnaient nos pères.

J'estimais Geley, je l'aimais profondément.

Lorsque le 11 décembre 1915, le Gouvernement Français prit l'initiative de créer la Commission sanitaire des Pays Alliés, en me faisant l'honneur de m'appeler à la présider, je demandai que le Dr Geley lui fût attaché. Geley qui, ayant offert volontairement ses services au pays, dès le commencement de la guerre, avait été affecté au Maroc du Sud, revint aussitôt à Paris et me déclara toute sa joie

---

Discours publié dans le nº 6, 1924, de la « Revue Métapsychique ».

d'être appelé à collaborer à la réalisation du front unique contre la maladie.

Il fut nommé secrétaire de la Commission sanitaire des pays alliés ; souvent il cumula l'emploi d'inspecteur et de rapporteur.

Tous ses collaborateurs admirèrent sa compétence et ses qualités ; tous l'estimèrent profondément ; tous l'aimèrent. Pour moi, particulièrement, j'eus, dans la pratique quotidienne, de nombreuses occasions de l'apprécier et de connaître Geley réellement. Je puis dire que mon affection pour lui augmentait chaque jour. Dans cette union constante due à notre travail commun, nous pûmes nous rendre compte du lien spécial qui unissait nos âmes ; contemplant l'harmonie de la vie nous avions la conviction que, pour des hommes qui quotidiennement affrontent le grand et grave problème de la maladie et de la mort, il existait encore un autre devoir : celui de ne pas se désintéresser des problèmes mystérieux qui sont à l'origine du dynamisme de la vie.

De cette communauté d'idées et d'aspirations, naquit le ferme propos de tenter quelque chose de pratique dans le domaine des études psychiques. Ainsi l'Institut Métapsychique vit le jour, précédé en 1917 par un embryon de laboratoire à l'avenue Suffren. On sait comment le Docteur Geley rendit compte de ses premiers travaux dans une conférence à la Sorbonne.

Les affections de Geley — dirai-je ses affections terrestres, — après sa famille, allaient à Jean Meyer, qui avec une grande, avec une inépuisable générosité, avait soutenu et réalisé le rêve de toute sa vie. Il éprouvait un sentiment particulier d'affection

pour tous ceux qui, sincèrement, s'unissaient à lui, dans la grande mission qu'il s'était donnée.

Remplie de ce désir d'atteindre son but, son âme, presque détachée de la vie, était complètement absorbée par l'Institut métapsychique.

Du rôle du Docteur Geley dans la science moderne, du Geley organisateur et âme de l'Institut, les grands maîtres en la matière, ayant à leur tête notre vénéré Charles Richet, vous parleront par la suite.

Mais avec son éloquence particulière, la critique publique déjà a souvent parlé de Geley. La polémique scientifique avait pris autour de lui une forme violente, trop violente, sorte de réaction à la puissance de l'argumentation même dont se servait Geley. Ses adversaires étaient parfois réduits à la nécessité... de se fâcher, faute d'arguments meilleurs. Mais, je le répète, notre maître Charles Richet parlera dignement de lui sous ce rapport.

Quant à moi, à l'hommage personnel que je tiens à rendre à l'inoubliable frère d'armes, je veux joindre une réponse à la question qui, bien des fois, me fut posée : Geley est-il spiritualiste, oui ou non ?

Combien de fois, avec le grand disparu, nous avons parlé de cette légitime curiosité publique ! Combien de fois, non sans une pointe de fine ironie, il fit allusion aux nombreux drapeaux qui semblent appartenir à des armées ennemies mais qui, originellement et en subtance ainsi que probablement vus d'une certaine distance, sont tout autres qu'antagonistes et opposés.

Geley avait la profonde conviction de l'existence et de la survivance de l'âme ainsi que de son ascension progressive vers la vérité et la lumière. Il sen-

tait l'atmosphère de protection invisible qui l'entourait, mais il ne pensait pas que cette conviction qui, dans une autre sphère de pensée, d'affection et d'espérance, prenait le nom de foi, puisse être en opposition avec les exigences impératives des lois scientifiques.

Une chose lui paraissait surtout indispensable : la sincérité absolue, la sincérité en tout. . une volonté, un amour fidèle et inébranlable pour la vérité.

Pourquoi déclarer « matérialiste », c'est-à-dire pourquoi faire nier l'existence de l'âme à celui qui, dans son laboratoire, étudiait les forces biologiques ? Ceux qui croient en Dieu, les ministres même des religions, pensent-ils que la recherche, dans la cornue du chimiste, et à l'aide des instruments du physicien, de la substance des énergies naturelles offense la Divinité ? Non, n'est-ce pas ? Pourquoi, alors, vouloir soustraire aux méthodes du travail scientifique ce monde plus vaste et plus élevé qui est celui de l'âme ?

La métapsychique est une science, une science sévère et rigoureuse. Si elle compte des hommes qui, l'interrogeant avec des conceptions dogmatiques *a priori*, nient l'immortalité de la conscience et de la personnalité humaines, avant même que la science n'ait réuni les matériaux qui puissent permettre une conclusion pour ou contre cette croyance suprême, la gravité, l'austérité, la valeur, l'avenir de la science n'en sont-ils pas compromis ? N'y a-t-il pas toujours eu, n'y aura-t-il pas toujours, dans toutes les branches de la psychologie, de la chimie, de la physique, de l'astronomie, des chercheurs qui voudront forcer les faits et les données acquises de

l'expérience pour servir des thèses opposées, toutes également prématurées ? De ce fait, devrons-nous nier la science ?

Pour notre grand disparu, Messieurs, la science était au-dessus des savants, comme la nature est au-dessus des hommes.

Dans la recherche de l'âme, Geley ne trouvait rien qui puisse être en contraste avec les plus nobles aspirations de la religion et de la foi, parce qu'il professait la science comme la religion du vrai et du réel, comme une religion dont le culte est la recherche des lois physiques et métapsychiques suivant lesquelles se manifeste l'univers entier, même et surtout, par une prérogative de l'âme, l'univers des abstractions.

Mais, précisément parce que cette conception de la science était son rêve, Geley n'admettait pas de confusion entre sentiment et recherche scientifique. S'il repoussait les prohibitions, les exclusions, les « tabous » religieux, à plus forte raison, il n'admettait pas les conclusions hâtives suivant lesquelles, avec des matériaux peut-être insuffisants, certains considèrent comme définitivement démontrés les postulats suprêmes du spiritisme.

Nécessairement, de même il écartait les non moins hâtives conclusions de ceux qui soutiennent que les données de la métapsychique ont déjà établi la nature éphémère de notre individualité.

Telle était l'étude, telle était la méthode de Geley. Observer les faits attentivement, sans parti-pris, sans idées préconçues, sans préjugés d'aucune sorte, les observer fidèlement, les enregistrer de manière à rendre impossible toute équivoque et toute déformation. Les faits tels qu'ils se présentent, sans se

hâter pour juger l'importance relative des détails, car cela suppose une idée préconçue... Aucune intervention conjecturale ou sentimentale destinée à combler quelque lacune de l'expérimentation. Observer les faits dans leur éloquence spontanée, les suivre dans leur développement, dans leur enchaînement, se laisser conduire... éviter de voir d'une manière personnelle. Geley s'imaginait être au centre d'un cercle dont chaque rayon conduisait vers l'ouverture d'une voie située sur le cercle même. Ouvertures et voies si rapprochées qu'il est presque impossible de distinguer une voie de l'autre. La plus extrême attention est nécessaire pour ne pas manquer l'ouverture du vrai chemin auquel les faits conduisent. Si, se laissant entraîner trop vite par l'enchaînement des raisonnements, on manque de prendre la voie juste, la voie scientifique, si on se trompe parmi les entrées de ces routes contiguës presque impossibles à l'origine à différencier les unes des autres, la conséquence sera bientôt incalculable. En fait, engagé dans des routes divergentes, les distances relatives entre les rayons augmentent rapidement d'une manière irrémédiable et l'erreur, inappréciable au commencement, deviendra sans cesse plus grave jusqu'à rendre impossible toute connaissance de la vérité.

Ce souci d'éviter les erreurs initiales était pour Geley une véritable obsession. Et ceci justifiait son sourire de pitié quand on insinuait qu'il pouvait, je ne dis pas se tromper (il admettait lui-même ses erreurs possibles, comme tout savant digne de ce nom), mais qu'il pouvait subir des influences extrinsèques. Geley sentait toute la vérité des paroles de Tacite :

Servitium mentis quovis alio servitio turpius.

Qu'il me soit permis d'ajouter que sa pensée pondérée, équilibrée, modératrice entre les tendances les plus opposées, fut la principale cause, sous sa direction, de la fortune exceptionnelle de l'Institut Métapsychique. Objectif dans ses recherches et son jugement, il avait la pleine conscience du sens des responsabilités attachées aux manifestations de l'Institut public qu'il dirigeait. Il sut parfaitement organiser l'expérimentation et l'étude d'une science pour laquelle tout est nouveau : objets, méthodes, instruments, recherches, finalité.

L'exemple de cet équilibre mental, de cette austère dévotion pour le vrai, forme l'héritage que nous a laissé Geley et que tous, aujourd'hui, nous recueillons pour le transmettre inviolablement à l'avenir.

Comme preuve de cette dévotion et de ce respect des exigences de la vérité, Geley sut faire taire ses convictions personnelles ; il les fit taire au point que, sur ses intimes croyances concernant les problèmes ultimes de l'âme, l'opinion de ses collaborateurs et de ses amis n'était pas concordante. Ainsi, certains peuvent me demander si j'ai fidèlement interprété le sentiment de Geley lorsque je dis de lui qu'il était convaincu de l'existence, de la survivance et de l'évolution progressive de l'âme. Eh bien, jugez de vous-même d'après le document qu'il remit dans mes mains, le 5 octobre 1916. Que cette page admirable, que j'ai aujourd'hui l'honneur de rendre publique, réponde pour moi.

RÊVE OU SOUVENIR

Ma première enfance a été obsédée par une vision ayant tous les caractères d'un souvenir.

Cette vision, bien qu'atténuée plus tard, ne s'est jamais effacée de mon esprit, et, encore maintenant, elle a pour moi *la valeur d'un fait*.

Avant de la décrire, je dois dire qu'elle est liée à un souvenir, celui-là, certain, des six premières semaines de ma vie.

Pendant ces six semaines, mes parents habitaient la ville de Montceau-les-Mines, tout près du chemin de fer, qui passait devant la maison, et quittèrent cette ville-là pour aller habiter à Genève, alors que je venais d'atteindre un mois et demi.

Or, lorsque quelques années plus tard, je passais devant une voie ferrée, le souvenir du chemin de fer, vu pendant les premiers jours de ma vie, me revenait chaque fois irrésistiblement. Très vite, j'avais raconté cette réminiscence à mes parents. Ils en avaient été très surpris et n'avaient pu que confirmer le fait que notre maison, à Montcean, était bien située, comme je le disais, le long de la voie ferrée.

Mais quand je leur fis part de la vision liée à ce souvenir, en leur affirmant que cette vision était antérieure à mon séjour à Montceau, ils me répondirent, avec toute apparence de raison, que c'était absurde.

Pour moi, cependant, la vision était claire et précise. Elle s'imposait à mon esprit comme un souvenir indiscutable, bien que je fusse incapable d'expliquer et de comprendre ce souvenir.

La vision demeura donc une énigme pour moi, énigme à laquelle je songeais bien souvent, jusqu'au jour où je commençai à étudier les phénomènes psychiques

Alors, j'acquis tout à coup, spontanément, la conviction singulière que la vision était le souvenir de ma naissance, souvenir resté gravé dans mon esprit.

Je sais tout ce qu'on peut objecter à cette idée. Les objections de toute sorte, je me les fais à moi-même. Le raisonnement logique conduit à déclarer qu'il ne peut s'agir que d'un rêve, peut-être provoqué par je ne sais quel incident oublié. Soit. Mais mon impression intime,

irrésistible, est tout autre. Je crois, malgré moi, à la réalité d'un souvenir.

Cela dit, voici le fait :

1° Je me vois, nettement, comme sur le point de partir pour un long voyage. Je suis entouré d'amis qui me disent adieu. Je n'ai aucun souvenir des traits de ces amis, ni de leur personnalité, ni des pensées échangées. *Ils sont tous en blanc et moi aussi. Tous nous sommes en pleine lumière* (1). Mais il faut se quitter : ils s'empressent autour de moi.

2° Brusquement, il me semble tomber dans un précipice tout noir, en pleine obscurité. Je me sens emporté comme par un tourbillon Toute lumière a disparu. Je tombe et je roule, irrésistiblement et douloureusement.

3° Puis, brusquement, lumière, mais lumière vague, indistincte. J'éprouve une impression de déchéance, de peine, de souffrance. Puis oubli complet de ce qui suit.

Cette troisième scène est très courte et moins précise que les deux autres.

Signé : Dr Geley.

5 octobre 1916.

Messieurs, faisons de ceci un rêve ou un souvenir, suivant notre désir, en tout cas, par ce récit, nous connaissons le véritable sentiment de Geley sur l'existence et sur la vie de l'âme.

Ces lignes qui viennent aujourd'hui d'outre-tombe, sont auréolées en quelque sorte de la même pudeur mystérieuse et de la touche délicate avec laquelle Geley conduisait la discussion scientifique sur ce grave sujet.

Peut-être aujourd'hui a-t-il découvert le grand mystère qui fascina sa vie. Avec gravité écoutons ses paroles, méditons son exemple, nous, qui, ici, restons encore pour interroger l'avenir.

---

(1) Le détail souligné est resté gravé, avec une particulière intensité, dans mon esprit.

LA REVUE MÉTAPSYCHIQUE

Bulletin de l'Institut Métapsychique International

Reconnu d'utilité publique (Fondation Jean Meyer)

Directeur : Dr E. OSTY

Comité :

Président d'honneur : Professeur Charles Richet, de l'Institut de France et de l'Académie de Médecine.

Président : Professeur Rocco Santoliquido, Conseiller d'Etat d'Italie, Représentant de la Ligue des Croix-Rouges auprès de la Société des Nations.

Vice-Président : Professeur Leclainche, Membre de l'Institut de France, Inspecteur général, Chef des services sanitaires au Ministère de l'Agriculture.

Trésorier : Docteur Calmette, médecin inspecteur général.

Membres : MM. Ernest Bozzano ; Docteur Cunéo, Professeur à la Faculté de Médecine, chirurgien des hôpitaux : Sir Oliver Lodge, de la Société royale d'Angleterre ; Docteur J. Maxwell ; Giovanni Ciraolo, Sénateur du Royaume d'Italie, Président de la Société des Croix-Rouges italiennnes

L'Institut Métapsychique poursuit, sous la direction du Dr Osty, les recherches scientifiques relatives à tous les phénomènes d'ordre psychique qui se produisent en France ou à l'Etranger, centralisant les découvertes qui résultent des études faites dans toutes les parties du monde.

L'Institut admet

1° Des adhérents (cotisation annuelle minima de 40 francs) ;

2° Des adhérents honoraires (cotisation annuelle minima 50 francs.) ;

3° Des bienfaiteurs (versement d'au moins 500 francs une fois donnés).

La *Revue Métapsychique*, paraissant tous les deux mois, rend compte des résultats des travaux et expériences effectués à l'Institut. Tous les adhérents la reçoivent gratuitement.

ABONNEMENT SÉPARÉ

France	40 fr.
Etranger	55 fr.
Prix du numéro	8 fr.

Les abonnements partent du 1er janvier et du 1er juillet

L'abonnement à *La Revue Métapsychique* donne droit de membre adhérent et faculté d'assister gratuitement aux conférences.

Bibliothèque de Philosophie Spiritualiste Moderne et des Sciences Psychiques

Extrait du Catalogue général

Ernest Bozzano. — *Phénomènes psychiques au moment de la mort*, in-16, 260 pages . 9.00

— *A propos de l'Introduction à la Métapsychique humaine*, 1 vol. 260 pages . . 10.00

— *Les Manifestations Métapsychiques et les Animaux*, in-16 de 195 pages . . . 9.00

— *Les Manifestations supranormales chez les peuples sauvages*, 1 vol. de 168 pag. 9.00

— *Les Phénomènes de hantise*. Traduit de l'italien par C. de Vesme. Préface du Dr Maxwell, 1 vol. in-8 . . . . . 18.00

Cornillier (P.-E.). — *La Survivance de l'Ame et son évolution après la mort*, 2e éd. revue, 1 vol. in-8 . . . . . 50.00

William Crookes. — *Recherches sur les phénomènes du Spiritualisme*, in-16, 202 p. 7.50

— *Discours sur les recherches psychiques*, 2e éd., in-16 de 48 pages. 1.00

Gabriel Delanne. — *La Réincarnation* (Documents pour servir à son étude), 1 vol. in-16 . . . . . 9.00

Léon Denis. — *Le Problème de l'Être et de la Destinée*, in-12 de 496 pages. . . . 9.00

— *La Grande Enigme* (Dieu et l'Univers), in-12 de 342 pages. 7.50

Camille Flammarion. — *La mort d'après Camille Flammarion*, in-16, 64 pages . 2.50

— *Discours présidentiel suivis d'essais médiumniques « Uranographie générale »*, in-16, 96 pages 2.50

En vente aux **Editions Jean MEYER** (B. P. S.), 8, rue Copernic, Paris, et dans toutes les bonnes librairies de France et de l'Etranger.

1927. — Imprimerie A. CLERC, Saint-Amand (Cher)

Bibliothèque de Philosophie Spiritualiste Moderne et des Sciences Psychiques

Extrait du Catalogue général

Dr Geley. — *De l'Inconscient au Conscient*, 1 vol. in-8, 5e mille 20.00

— *L'Ectoplasmie et la Clairvoyance*, 1 vol. in-8 avec 50 planches hors texte et 102 figures 45.00

— *Essai de Revue générale et d'interprétation synthétique du Spiritisme*, 1 vol. in-8 de 128 pages. 9.00

Ch. Lancelin. — *L'Occultisme et la Science*, un fort volume in-8 de 680 pages . . 30.00

Sir Oliver Lodge. — *Evolution biologique et spirituelle de l'homme*, in-16 de 172 p. 9.00

— *La survivance humaine*. Etude des facultés non reconnues. Traduction par le Dr Bourbon, préface de J. Maxwell, 1 vol. in-8 . . . . . 16.00

Maxwell (J.). — *Les phénomènes psychiques*. Préface du Pr Ch. Richet, 5e édition, revue 1 vol. in-8 . . . . . 18.00

Myers. — *La Personnalité humaine, sa survivance, ses manifestations supra-normales*, 3e édit., 1 vol. in-8 . . . . 18.00

Osty (Dr Eugène). — *La Connaissance supra-normale*. Etude expérimentale, 2e éd., 1 vol. in-8 . . . . . 20.00

— *Pascal Forthuny* (Une faculté de Connaissance supra-normale), 1 vol. de 176 p. 12.00

Richet (Ch.). — *Traité de Métapsychique*, nouvelle édition, 1 vol. grand in-8 . . . 50.00

Warcollier (R.). — *La Télépathie*. Préface du Pr Richet, 1 fort vol. in-8 . . . . 20.00

Catalogue général bibliographique franco sur demande

Editions Jean MEYER (B. P. S.), 8, rue Copernic, Paris